

L’Amour vivait encore !

Noré Brunel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Roman dramatique

par Jean d'YVELISE

Jacques Arlanc fut comme assommé par la nouvelle qu'il venait de lire dans ce numéro du Paris-Matin dont un officier chinois lui avait fait don.

Il ferma les yeux douloureusement et s'appuya contre la muraille du bâtiment dérisoire de la gare ; des tourbillons colorés se tordaient sous ses paupières closes, tels des dragons dont il avait vu tant d'exemplaires au cours de son immense péripétie asiatique.

— Well ! sir, what's the matter ? lui demanda son compagnon, un officier jaune d'une de ces armées irrégulières qui naissent par enchantement dans cette Chine aux dictatures ¢éphémères. Il lui demandait « ce qu'il y avait » dans la langue étrangère qui leur était commune, d'un ton chantant, tout en esquissant un mince sourire obséquieux et ambigu.

Jacques, en réponse, fendit mollement l'air de la main gauche tout en étreignant de l'autre le numéro du Paris-Matin, venu là, il ne savait comment. Ce journal lui avait été donné gentiment, pour calmer sa nostalgie ; il était vieux de deux mois, mais il lui apportait une nouvelle qui déchirait son cœur.

L'Asiatique regardait Jacques avec étonnement et les pensées propres à sa race se présentaient à son cerveau : quels êtres sensibles que ces Blancs, et comme ils ont la spécialité d'extérioriser d'une façon théâtrale leurs sentiments même les plus mesquins. Et il leur arrive de pleurer, de crier, de changer de couleur de façon aussi indécente !

Il reprit la tasse de thé posée à côté de celle de Jacques sur la caisse qui tenait lieu de table ; il but à petites gorgées, impassible.

Jacques luttait toujours contre sa douleur, avec la sensation que ce n'était pas la place, mais pas du tout, pour s'abandonner de cette façon à la manifestation de ses sentiments.

Des soldats, vêtus d'uniformes dépareillés et en lambeaux, se pressaient dans une cohue d'allure animale, mêlés à leurs compatriotes civils soucieux d'emporter leur mince avoir et de le dérober à l'ennemi proche. Les employés de la gare, tout aussi dépenaillés, accrochaient des wagons archaïques avec précipitation et maladresse, usant souvent de la trique pour écarter la masse de ceux qui voulaient s'embarquer.

Au loin on entendait des bruits sourds et réguliers : des coups de canon.

L'officier, voisin de Jacques, lui toucha l'épaule et se leva.

— Well, sir, now it's time to go. Won't you drink up your cup of tea ?

C'était le moment de chercher une place dans un compartiment. Les mercenaires aux toques de fourrure envahissaient les voitures à bestiaux, se passaient à la hâte leurs fusils-mitrailleurs

de marque européenne, leurs cartouchières. Beaucoup s'entassaient sur les toits des wagons.

Jacques se leva d'un bond, comme se dégageant de quelque entrave, secoua la tête tel un animal après un coup piquant. L'officier, visage figé, l'attendait, fumant une des cigarettes du paquet que Jacques lui avait donné.

Vraiment quels drôles d'êtres que ces Blancs : voilà que le jeune Français oubliait son carton.

— Mind ! sir, you are forgetting your luggage…

— Je suis ridicule, pensa Jacques, du nerf que diable ! Surtout que ce n'est pas le moment…

Il ramassa sa valise et le carton bourré de dessins, qu'entouraient deux courroies de toile. Il avait enfoncé le journal dans sa poche.

L'officier chinois, qui montrait son grade surtout par des jumelles allemandes suspendues à son cou et par un revolver dans un étui d'ailleurs boueux, fit sortir, à grands coups de voix soudain rauque, deux de ses hommes, et indiqua à Jacques Arlanc la place en face de la sienne, dans le sens de la marche. Il était le compagnon et un peu le gardien du jeune Français ; c'est lui qui portait le sauf-conduit à travers le pays en effervescence, un beau manuscrit aux caractères étagés, motifs décoratifs autant que mots. Sur ce document d'allure archaïque, deux touches modernes : des empreintes digitales — qui eussent certainement été inutilisables — et la photo de Jacques. La photo d'un jeune homme aux cheveux longs, à la bouche joliment dessinée et à la mâchoire solide. Le sauf-conduit indiquait en outre qu'il avait

vingt-quatre ans et qu'il était venu dans le pays « afin de faire des peintures et des dessins ».

La locomotive siffla aigrement. Un frisson parcourut la longue file des wagons du convoi. Le départ fut une sorte de décollement, le train démarra comme arraché à ses rails. Le compagnon du dessinateur fut projeté contre lui, mais cela ressembla à une courbette !

Un hurlement attira Jacques à la fenêtre. Un paysan était arrivé quelques instants trop tard, poussant sa brouette à une seule roue ; il avait voulu, en courant, jeter ses paquets dans le wagon de queue. Un coup de pied en plein visage, décoché par un des soldats, l'avait jeté sur le ballast avec son véhicule surchargé. Jacques crut même voir des enfants bouger parmi les bagages renversés…

— Enough people like this, sourit l'officier flegmatique : il y a assez de gens comme ça !

Cet incident avait quelques secondes détourné la pensée de Jacques, mais le froissement du journal dans la poche de son trench-coat le ramena à la douloureuse réalité. Son compagnon, fier de soi et d'un grade accordé sans doute récemment, déplia les battants d'un étui de carte ; il se plongea dans la contemplation de cette image curieuse.

Jacques tira presque sournoisement son journal et relut l'alinéa qui l'avait atterré.

Àla rubrique « Mariages », était imprimé :

Hier a eu lieu le mariage du célèbre banquier Antoine Ireton avec M Maryse Christophe. Après la cérémonie à la mairie du …

arrondissement, la bénédiction nuptiale, leur a été donnée à l'église Saint-Eusèbe.

Tous nos vœux de bonheur aux nouveaux époux.

Il ne pouvait y avoir la moindre équivoque : Maryse Christophe était unique au monde — le cœur de Jacques le criait — et elle appartenait à la paroisse Saint-Eusèbe. Et rien d'étonnant à ce qu'elle eût épousé un homme de finance puisque son père dirigeait la Banque Commerciale Nouvelle.

Pourtant si, c'était étonnant, déconcertant, accablant même, qu'elle fût devenue M Ireton. Jacques se rappelait misérablement la scène de son départ de Paris. On ne trouve rien à dire quand on est sur le marchepied d'un wagon et qu'on quitte quelqu'un qui vous est cher, mais on sent tant de choses ! Dans l'ardent baiser que Maryse lui avait donné, alors que le convoi s'ébranlait déjà, Jacques avait vu le sceau d'un pacte longuement et intimement concerté, le point final, décisif, à tous les serments de leur jeunesse…

Le père d'Arlanc connaissait celui de Maryse : ils s'étaient connus à la Faculté de Droit. Ils avaient ensuite suivi des voies, des carrières divergentes, s'étaient mariés, avaient eu des enfants mais ils se revoyaient souvent. Jacques et Maryse étaient amis depuis la plus tendre enfance ; ils s'étaient souvent livrés, sous le regard amusé et peut-être ému de leurs mamans, au jeu du « Monsieur qui se marie avec la Dame ». Les nécessités de leurs études les avaient séparés, puis, alors qu'ils avaient tous deux vingt ans, à quelques mois près, ils s'étaient retrouvés, un peu changés certes, mais pleins de leur fervente amitié enfantine et leur commun désir avait bientôt été de jouer « pour de bon » le

jeu de naguère. Que de fois ils étaient sortis ensemble, Jacques fier de protéger son adorable compagne de jeunesse, à la fois soumise à sa volonté et radieuse de sentir l'influence de sa tendre féminité. Pourtant l'accablante étiquette « trop jeunes » leur était indélébilement accrochée et cela en toutes circonstances. Parlaient-ils de leurs sentiments réciproques à leurs parents ? Trop jeunes ! était la première réflexion. Il ne pouvait être question de mariage : trop jeunes ! Et Jacques avait souvent souffert d'entendre dire à un client possible : « Vous êtes encore bien jeune pour que vos tableaux aient quelque valeur ! » Trop jeune ! Trop jeune !

Maryse à ce moment perdit sa mère, ce qui espaça ses sorties, ses occasions de rencontrer Jacques. Le père de ce dernier, épuisé par une vie de labeur, se retira à la campagne avec sa femme, pour vivre de très maigres rentes. Le jeune homme voulut rester à Paris et dut entrer dans un atelier de peinture et de publicité avec un « patron » impitoyable. Ces obstacles ne changèrent en rien les sentiments des jeunes gens ; au contraire, ils les dégagèrent de ce qu'ils avaient d'un peu romanesque et mièvre, et, en leur donnant plus de réalité, les portèrent à leur paroxysme.

Un jour, les efforts artistiques de Jacques Arlanc furent enfin reconnus et récompensés : il reçut une importante bourse de voyage et d'études. Maryse fut la première avertie de cette nouvelle.

— Maryse chérie, on vient de m'attribuer une somme d'argent respectable pour me permettre de me perfectionner…

— Que je suis heureuse, Jacques ! Je suis sûre, maintenant, qu'il existe quelqu'un qui exauce les vœux que font les jeunes

filles pour ceux qu'elles aiment… Oh ! chéri, une bourse pour vous c'est le début de la réalisation de tous les merveilleux projets que nous avons nourris tous deux…

— Chérie, je crois que je me suis mal exprimé.

— Alors, ce n'était pas vrai cette histoire d'aubaine quasi inespérée ?

— Si, Maryse, mais c'est une bourse de voyage… de voyage ! Cela signifie mon départ, loin, très loin, notre séparation, petite Maryse que j'aime…

— Mon Dieu ! j'avais mal compris en effet… Mais n'y aurait-il pas moyen de…

— Non, il n'y a pas moyen, comme vous dites, de faire remplacer cette bourse par une autre…

— Qu'allez-vous faire, alors, Jacques ?

— C'est précisément pour vous poser cette question que je suis venu… chère petite conseillère…

Maryse resta muette un long moment, une vilaine ride de méditation au front et puis, regardant droit dans les yeux de Jacques elle demanda :

— Si vous partez, Jacques, êtes-vous certain que vous m'aimerez encore à votre retour ?

— Je vous jure qu'il n'y aura pas de femme au monde qui puisse me faire vous oublier !

— Je viens de comprendre, au son de votre voix, que vous êtes sincère, mon Jacques. Partez ; je vous attendrai, telle la châte-

laine guettant à sa fenêtre le retour du Croisé !

Elle se tut quelques secondes, émue de la grande résolution qu'elle venait de prendre contre son cœur.

— Et où comptez-vous aller, mon beau chevalier errant ? demanda-t-elle avec un sourire un peu triste.

— Théoriquement je peux choisir mon itinéraire, mais je sais par mon ami Le grand que le Ministre qui m'a octroyé cette bourse de voyage, s'intéresse vivement à l'Extrême-Orient. Il ne m'a pas donné d'ordre à ce sujet, mais il est… diplomatique de ma part de satisfaire son désir inavoué. D'ailleurs c'est seulement là-bas, dans l'Inde ou la Chine, que l'on peut trouver encore du nouveau.

— Vous avez raison, toujours.

⁂

Et maintenant, pensait Jacques, elle est la femme d'un autre homme !

Il n'arrivait plus à réagir ; son corps souffrait des cahots, de la chaleur, des odeurs. Il semblait s'être vidé de substance cérébrale. Il n'arrivait pas à maudire ou à se plaindre, pas même à exprimer ce mot que prononcent si souvent les frêles humains : « Pourquoi ? »

Son compagnon lui dit quelque chose, peut-être au sujet de ces cavaliers qui galopaient sur la morne plaine, évocation de quelque conquérant antique, ou sur le temps qu'il faudrait encore avant de rejoindre le transsibérien. Il ne comprit pas, l'âme lourdement vide.

Il tenait encore le journal dans sa main.

Alors il passa le bras par la fenêtre, desserra les doigts. Le papier s'envola dans la poussière.

Jacques s'abandonna à son destin contraire…

02

Jacques Arlanc débarqua à Paris, retira ses bagages, donna son billet, sortit de la gare comme un automate.

Plusieurs jours s'étaient passés depuis qu'il avait quitté son mentor chinois ; il avait parcouru des milliers de kilomètres, traversé l'immense plaine russe, la Pologne, l'Allemagne. Lui qui était toujours prêt à remarquer le moindre détail pittoresque, à en faire un croquis, n'avait rien vu, rien retenu. On l'avait certainement volé en lui changeant ses piastres, ses dollars, ses roubles à chaque frontière, dans chaque restaurant ; il n'en avait cure. Ses compagnons du Transsibérien l'avaient pris pour un fou de l'espèce douce et l'avaient laissé à l'écart.

L'animation, l'atmosphère de Paris refirent fonctionner cette machine désemparée, à un rythme ralenti certes, mais plus normal. Jacques héla un taxi, donna l'adresse de la vieille femme qui lui avait loué naguère un studio exigu, mais à son goût. Heureusement, cette garçonnière pour jeune artiste était libre ; autrement le malheureux Arlanc eût été bien en peine pour prendre une décision et choisir un nouveau gîte à sa convenance.

Il éprouva un pâle plaisir à retrouver son chevalet, de vieilles toiles inachevées, les murs crépis de chaux sur lesquels se distinguaient encore des esquisses, et même son râtelier de pipes héroïques ; tout cela avait été soigneusement mis de côté par une logeuse remplie d'attentions.

Une douche froide redonna un peu de souplesse à son corps fatigué du voyage et il ne sortit du sommeil auquel il s'était abandonné qu'au bout de seize heures !

Alors la vie habituelle reprit Jacques Arlanc. Il ouvrit son carton de notes picturales, fit un tri parmi ses croquis en prévision d'une exposition. Il y avait une étonnante variété de scènes, de sites, de types. Beaucoup de têtes révélaient un don d'observation à la limite de la caricature ; tous ces personnages vivaient pour leur auteur avec une extraordinaire intensité. Ça, c'était le croquis vengeur d'un « gabelou » pointilleux de Vienne ; ça, une mendiante borgne de Budapest ; ça, un vieux juif pouilleux de Constantinople. Tout son voyage était jalonné par ces dessins et les noms de lieux — hâtivement griffonnés dans un coin de la feuille — étaient suprêmement évocateurs : Bagdad, Lahore, Allahabad, Chandernagor, Singapour, Kouang-Tchéou, Shanghaï !

Il avait vu une bonne moitié du monde en conquérant, en dominateur touché par le génie artistique ; et tout ce travail, tous ces kilomètres pour revenir, misérable, dans sa patrie !

Comment son ami Legrand, attaché au ministère des Beaux-Arts connut-il son retour ? Mystère. Mais la lettre qu'il envoya à Jacques était férocement amicale.

Je crois que ta balade asiatique t'a fait un peu perdre la tête. Ne te souviens-tu donc plus que, d'après les stipulations atta-

chées au don de ta bourse de voyage, tu dois venir voir le Ministre dès ton retour pour fixer la date de ton exposition et remettre « un rapport circonstancié » ?

Or, tu es à Paris depuis au moins une semaine. Si le Ministre l'apprend, tu es bon pour un « savonnage de tête » en règle ; il est chatouilleux le « vieux », je t'assure !

Allez, ouste ! en habit noir, gants en mains et carton sous le bras : visite à Mossieu le Ministre ! Je te signale entre parenthèses que le « patron » aime, comme il dit, « les petits machins qu'on lui montre avant tout le monde ».

Ta venue au ministère me permettra de te voir (tu n'es tout de même pas gentil avec un vieux camarade : tu aurais pu venir me serrer la main, sans que je te convoque par voie administrative) !

Àtrès bientôt, ou plutôt, c'est un ordre : à demain !

Ton copain qui te serre la main.

— Ah ! ce cher vieux Legrand, il est toujours le même, fit Jacques mettant la missive dans sa poche.

⁂

— Eh bien, demanda Legrand, cette entrevue avec le Ministre ?

— Elle a marché comme sur des roulettes. J'avais vu à la gare qu'il y avait hier une arrivée du transsibérien… et il m'a félicité d'être venu aussi rapidement…

— Ouais ! Sans moi…

— Je lui ai dit encore que j'avais hâte de lui montrer quelques dessins aquarelles pour connaître son avis personnel…

— Encore un conseil de moi !

— Oui. C'est pour cela que je t'ai invité ce soir à dîner ; je te le devais bien ! Ah ! à propos, mon exposition a lieu dans quinze jours.

— Sacré veinard ! c'est la gloire, la fortune, les fem…

— Non ! tais-toi, mon vieux Legrand, coupa Jacques, le visage brusquement assombri.

Legrand était un vieux « copain » ; Jacques, un peu grisé par le bon vin de France à qui il avait fait naguère des infidélités forcées, raconta sa douleur ; sa séparation d'avec une Maryse si tendre, et puis la nouvelle de ce mariage soudain. Le jeune attaché au ministère des Beaux-Arts était devenu sérieux et laissait son camarade s'épancher. Quand il eut fini il demanda :

— Que comptes-tu faire, Arlanc ?

— Travailler à m'en abrutir… et ne plus la revoir.

Legrand, en une approbation cordiale quoique muette, lui serra la main.

Jacques devait revoir Maryse deux semaines plus tard…

⁂

Legrand possédait une amitié inépuisable et des relations déjà nombreuses et influentes ; il fit, de main de maître, la publicité pour « l'exposition du jeune peintre de talent Jacques Arlanc,

lauréat d'une bourse de voyage en Chine ». Jacques dut se soumettre à deux interviews, poser pour les photographes. Legrand ne manqua pas de raconter avec force détails de son cru « l'évasion » de Chine de Jacques en compagnie d'une soldatesque sanguinaire : ce qui fut monté en épingle par Messieurs les Journalistes.

Le jour du vernissage fut un triomphe ; le Tout-Paris défila dans le hall d'exposition. Des faces jaunes presque sorties vivantes du papier à dessin contemplèrent de leurs yeux bridés des robes colorées et décolletées ; des irréguliers mongols furent frôlés par des habits noirs. Un portrait de Bouddha proposait son mystère voilé d'un Sourire ; et Jacques Arlanc, dans un impeccable habit noir, le regard demi-absent lui faisait une réplique européenne.

La foule admirative et bavarde s'était déjà clairsemée quand le jeune peintre tressaillit. Une silhouette connue hésitait, à quelques pas de lui. Il jeta un regard d'un instant au visage en partie ombré d'une voilette très moderne.

— Jacques, fit la voix de Maryse comme un appel.

— Maryse, chuchota Jacques, et il se pencha sur la main qu'elle lui tendait.

Comme pressé de se faire souffrir de façon plus aiguë, il dit très haut avec un ton de politesse de salon :

— Madame…

Maryse sans dégager sa main, étouffa un soupir douloureux et détourna la tête. Elle voulut rompre le silence qui menaçait en parlant très vite :

— J'ai voulu voir vos toiles ; les journaux en ont beaucoup parlé par avance. Elles sont encore plus pittoresques, plus expressives qu'on ne le disait…

Jacques ne voyait qu'elle. Elle était devenue encore plus belle, semblait-il. D'une beauté plus assurée. Et pour lui, que six mois de tribulations avaient affermi, rendu plus homme, d'une beauté plus désirable…

Le sort, ou le désir de Maryse avait fait qu'il la revoyait. De nouveau, il se laissa aller au cours du moment présent. Pressant, il proposa :

— Venez avec moi, Maryse. Allons prendre le thé ensemble. Le « Royal » est tout près d'ici.

Elle semblait désirer seulement voir ses toiles, mais il la prit par le bras avec une tendre fermeté. Quelques minutes après, descendus d'un taxi, ils se trouvaient en tête-à-tête, seuls au milieu des autres habitués indifférents.

Le silence que Maryse avait cru chasser quelques minutes auparavant tomba sur eux, accablant. Ce fut elle qui lutta à nouveau contre cet écrasement :

— Parlez-moi de vos voyages, voulez-vous ?

Il pensa un instant à refuser courtoisement, à dire qu'il ne pouvait que répéter ce qu'il lui avait raconté dans ses lettres portant les timbres et les tampons de tant de localités diverses. Mais il céda au désir que sa compagne venait d'exprimer.

Il prononça des noms lourds d'évocation : Bassora, Delhi aux mille monuments, Bénarès, la ville plongée dans sa crasse et sa

sainteté ; Saïgon, port français ; Canton la prestigieuse, Nankin où il s'était rendu en descendant le fleuve Bleu en sampan, Tientsin, Moukden…

Àce point de l'itinéraire qu'il avait parcouru et qu'il évoquait maintenant, il fit une pause. Puis, il murmura, la voix altérée :

— C'est dans une gare en décombres, entre Moukden et Kharbin que j'ai eu entre les mains un journal français… et que j'ai appris que vous…

Les mots restèrent dans sa gorge. Il la regarda de ses yeux clairs agrandis de détresse, et, imperceptiblement :

— J'ai souffert… Maryse… beaucoup… et malgré tous mes efforts… je n'ai pas… compris.

Maryse l'avait suivit, entraînée par son récit, dans un pays féerique. Il l'avait ramenée brutalement. et si naturellement ! à leur situation actuelle. Les yeux de la jeune femme brillaient, peut-être de larmes contenues.

— Je le vois, Jacques, je vous ai fait beaucoup de mal… moi aussi j'ai beaucoup souffert, je vous le jure. La décision que j'ai prise — et que vous me reprochez au fond de votre cœur — m'a torturée… mais il y avait des choses qui étaient si fortes ; des choses qui étaient plus puissantes que… tout.

Elle sentait qu'elle n'avait pas gagné l'attention, l'adhésion de son auditeur. Elle se pencha vers lui et d'une voix intensément pressante :

— Jacques, je veux que vous me compreniez. Vous avez connu ma chère maman, n'est-ce pas ? C'est pour elle que j'ai agi

comme je l'ai fait. Au moment de mourir, elle m'a dit : « Je te le confie… ». Elle parlait de papa et, à moi, sa fille, elle l'a nommé d'un de ces diminutifs un peu baroques que l'on donne à ceux que l'on aime… « Je te le confie parce que tu as un cœur merveilleux, parce que tu l'aimes bien, parce qu'il est faible. Maryse, ma petite fille, épargne-lui la souffrance ! ». Un jour, j'ai vu qu'il portait en son âme une immense inquiétude, comme une maladie mortelle. Sa banque, je l'appris bientôt et sans beaucoup de difficulté, était acculée à la faillite. On avait surpris la bonne foi, l'honnêteté de papa, et il voulait couvrir des fautes commises contre lui, contre ses clients…

Elle revivait l'angoisse éprouvée par son père et en même temps, une grâce surnaturelle transfigurait ses traits martyrisés.

— … alors le banquier Ireton est apparu. Il avait connu papa dans des réunions de conseil d'administration. Il avait eu, tout récemment avec lui, des entretiens particuliers. Il était le seul à pouvoir le sauver… s'il le voulait, s'il trouvait quelque raison… sentimentale de le faire. Et il m'a remarquée lors du repas que papa lui offrit chez nous. (Ils devaient se retirer dans le fumoir ensuite, pour une nouvelle discussion personnelle.) Ce jour-là, Ireton a accepté une nouvelle entrevue avec papa, sans raison d'affaires… Papa devina, mais il ne me dit rien, Jacques, rien.

La voix de Maryse s'enfla avec une ardeur contenue :

— Rien contre vous, oh ! non. Il nous comprenait, Jacques, il nous approuvait. Mais j'ai senti quelles étaient ses pensées, des pensées qu'il ignorait peut-être lui-même. J'étais la seule qui pût lui venir en aide, le sauver, et il ne me le demandait pas ! Il se

plongeait dans un désespoir muet… alors… alors… le banquier Ireton revint…

Elle s'arrêta pour considérer Jacques ; il avait les traits détendus et pourtant durs, comme le Bouddha de l'exposition. Comprenait-il ? Écoutait-il ?

— … Et puis, soudain, il n'y avait pas de lettres de vous, aucun soutien, aucun obstacle à mon désir devenu impérieux de faire une bonne action, d'obéir à maman. Elle a dû, de là-haut, me voir, me bénir…

Très bas, elle dit :

— Il m'a proposé son nom. Je sais ce que vous pensez en ce moment, Jacques, mais vous vous trompez ! Non, ce n'était pas un marché ! Il est au-dessus de cela. Mais j'étais poussée par une force étrangère…

Elle baissa la tête, fixa obstinément sa tasse vide. Elle laissa tomber :

— Alors, je suis devenue sa femme. Papa ne souffrit plus… Maman est heureuse…

Sourdement, Jacques conclut :

— Vous ne m'aimiez plus… c'était fini…

La serveuse vint apporter un pot d'eau chaude pour le thé, et son intrusion vint briser l'élan de la jeune femme, affaiblit son cri : « Oh, Jacques !… »

Un orchestre se mit à jouer dans la pièce voisine et la porte battante laissait entrer de la musique, par bouffées.

Maryse, blême sous le fard léger, ressembla son sac, ses gants et se leva :

— J'ai voulu vous revoir, Jacques… mais c'était une épreuve trop forte pour moi…

Jacques avait imité son geste.

— Non, ne m'accompagnez pas, je vous en supplie… restez ici… je veux partir seule…

Ils se regardaient dans un intense silence.

Maryse dit, et c'était un souffle :

— Non, ne me posez pas la question qui est sur vos lèvres : il ne faut plus que nous nous rencontrions… Adieu !

Elle détacha sa main de la sienne.

03

— Et puis, à la fin, tu m'embêtes avec tes exigences, cria la belle Lulu qui posait nue devant Jacques.

— Mais enfin, es-tu modèle, oui ou non ?

— Oui, je suis modèle… mais jamais on ne me traite comme tu le fais ! Tu me fais prendre des attitudes qui sont parfaitement idiotes…

— Tu dis cela parce que j'essaye d'obtenir de toi que tu sois naturelle. On t'a gâchée, ma petite, gâchée ! Tu as trop posé les Sa-

bines, les Arianes désespérées, les Nymphes émues et les Andromaques pâmées !

— Avant, tu me trouvais très bien, voilà tout.

Lulu était énervée au suprême degré et furieuse d'être critiquée. Dépitée aussi, au fond, de la froideur du bel artiste à son égard.

— Tu es un sale type ! Tiens…

Elle renversa avec fracas sa sellette.

— … je m'en vais ! Trouve à ton goût ailleurs… Chinois !

Jacques Arlanc éclata d'un rire sarcastique et désabusé. Lulu se rhabillait avec une belle rapidité professionnelle.

Coup à la porte. C'était Legrand.

— Bonjour, mes petits ! fit-il quand Jacques l'introduisit. Il me semble qu'il y a de l'électricité dans l'air…

Il se tourna vers Lulu, dont une ride rageuse barrait le front empourpré.

— Vous êtes toujours aussi charmante, ma petite Lulu…

Elle achevait de fermer sa robe.

— … mais hélas ! je suis arrivé un peu trop tard !

— Peuh ! fit-elle avec une moue, ça n'en vaut pas la peine… c'est l'avis de celui-là.

Elle montrait Jacques qui allumait sa pipe. Il fouilla dans sa poche, tira un billet et le tendit à la belle irritée.

— Voilà ce que je te dois, paisible Lulu !

— Tu peux le garder…

Malgré son exclamation, elle rafla, le billet et disparut en faisant claquer la porte derrière elle.

— Mon vieux, fit Legrand, voilà une femme qui est merveilleuse, qui a un faible pour toi…

— … et qui pose comme un paquet de pâtes italiennes !

— Tu deviens trop difficile.

— Peut-être ; je veux faire quelque chose de bien. Il n'y a que ça qui compte, maintenant…

— Mais, tu es déjà apprécié. Fameuse, entre parenthèse, ta série de croquis sur la guerre en Mandchourie, que tu as fait paraître dans Univers.

— Encore question de mes Chinois ! On va me faire la réputation d'un peintre qui n'a qu'une gamme de jaunes sur sa palette. D'ailleurs, pour ce que cela se vend ! Évidemment, j'ai été ridicule d'aller en Asie.

Mais ce n'était ni une préoccupation artistique, ni un souci monétaire qui lui dictait cette phrase. Legrand comprit et, sérieux :

— Tu penses toujours à elle, et tu veux tuer son souvenir en faisant du grand Art, A majuscule, en poursuivant la Perfection, grand P.

Sa nature sceptique et épicurienne reprit le dessus :

— Il y a d'autres femmes, vieille chose ! À propos, je t'apporte une invitation…

— Encore une ! Je refuse ! J'en ai par-dessus la tête !

— Chut ! chut ! Sois diplomate. Des relations, il n'y a que ça pour se lancer, tout le monde le sait ! Et quand, par-dessus le marché, on a ton talent…

— Merci ! Suffit !

— M de Marcillac te prie…

— Encore celle-là ! Elle est venue déjà deux fois ici…

— Heureux veinard !

— … sous prétexte de faire retoucher le Bouddha qu'elle m'a acheté… sans doute pour qu'il soit assorti à ses canapés !

— Mon Dieu ; être près d'elle sur un de ces canapés… Elle est veuve, elle est belle.

— Tais-toi, je t'ai assez entendu.

— Assez vu aussi, hein ? Adieu… au revoir.

Jacques bourra une nouvelle pipe. Il était devenu un vrai sauvage, et il travaillait à ses illustrations, ses peintures avec l'acharnement d'un bûcheron abattant un arbre. Son nom commençait à être connu ; il voulait faire mieux encore. Après s'être créé un idéal féminin, qu'il avait perdu avec Maryse, il avait construit un idéal artistique et, celui-là, il avait la conviction, profondément ancrée en lui, de l'atteindre et de le conserver.

Le même soir, à huit heures, il préparait une toile. Il n'avait aucune confiance dans les toiles qu'on achète toutes prêtes, et il passait un fond selon une méthode à lui, tels les vieux maîtres flamands jaloux de leurs procédés. Il entendit plusieurs coups de klaxon dans la rue, sans y prendre garde, bien que celle-ci fût habituellement déserte. Quelques instants après, comme un écho retardé de ces bruits extérieurs, il y eut une tambourinade frénétique rythmée contre sa porte. En maugréant il ouvrit.

— Encore toi !

C'était Legrand, les bras chargés de paquets.

— Eh bien, Arlanc, tu as une aimable manière de me recevoir, de nous recevoir…

En effet, il arrivait de nombreuses autres personnes dans l'étroit escalier.

— … tes invités, mon vieux ! dit Legrand.

Jacques reconnut aussitôt M de Marcillac, porteuse d'une bouteille de champagne, suivie de personnages tenant également des colis de formes variées.

— Comme c'est original — et bien « artiste » — de nous avoir invités ainsi, dit la jeune veuve, un sourire éblouissant et prometteur épanoui sur ses lèvres.

L'invasion du studio s'achevait. Jacques reconnaissait des figures, qu'il avait vues une fois, au cours de dîners d'allure quasi officielle, après son exposition. Certainement, Legrand avait machiné tout cela. Comment allait-on juger ce procédé qu'on lui at-

tribuerait à lui personnellement ? Jacques éprouvait une furieuse envie de gifler son ami.

Àce moment, Legrand, très à son aise, très « homme politique présidant un banquet », prit la parole :

— Mesdames et Messieurs… Chers amis, mon camarade Jacques Arlanc, le très grand artiste que vous appréciez tous, s'excuse un peu de sa façon d'agir, mais (coup de coude dans les côtes de Jacques, éberlué) il a pris d'effroyables habitudes au contact des Chinois du Sud, petits et au teint clair — c'est lui qui m'a appris tout cela — et de ceux du Nord, grands et foncés. Il a été particulièrement sensible aux multiples marques de sympathie que vous lui avez prodiguées ces derniers temps, et il a voulu vous montrer sa reconnaissance en vous invitant en toute intimité. Mais il est un grand artiste que ne nourrit pas notre époque barbare et peu clémente à la peinture ; aussi, vous a-t-il suggéré d'apporter quelques vivres…

Tous ces personnages, appartenant à des milieux sérieux, mais choisis par Legrand dans l'élément jeune, se déridèrent, enchantés comme des collégiens un jour de sortie, de rompre avec leurs contraintes quotidiennes. Tous applaudirent :

— Bravo, Jacques Arlanc ! Merveilleuse idée…

— Un dernier mot, cria Legrand. Mon ami Arlanc regrette vos costumes d'apparat. Voyez-le ! Il a un vieux pantalon de golf avec, au genou, une tache de peinture… jaune, évidemment ; des pantoufles japonaises achetées au « Bon Marché » et sa blouse de travail… Aussi, mettez-vous à votre aise et installez-vous le mieux que vous pourrez !

Tout servit de siège, même la sellette bruyamment bousculée naguère par Lulu.

— Et maintenant, musique mongole, clama Legrand déchaîné.

Il avait apporté un phonographe. Dans le silence religieux tout à coup suscité, il plaça un disque, exagérant les précautions. Un hot-jazz cent pour cent négro-américain crépita au milieu d'un étonnement joyeux.

— Dansons !

Arlanc, bien malgré lui, fut enlevé dans un tourbillon et se trouva dans les bras de madame de Marcillac, la main plaquée sur le dos frémissant de la tentatrice.

La danse altéra bientôt les invités. Les bouchons de champagne sautèrent. Les paquets apportés par chacun furent ouverts et révélèrent des trésors culinaires. Un nouveau disque interrompit les dîneurs et les entraîna par son rythme irrésistible.

Peu à peu, Jacques, gagné par l'ambiance et la verve gavroche de Legrand, revenait à son état d'âme de jeune étudiant quand son cœur s'épanouissait de promesses.

Vers onze heures, les invités se trouvaient dans les meilleures dispositions du monde, prêts à toutes les indulgences, à toutes les folies. Legrand avait attribué à Jacques la paternité d'un cocktail baptisé, pour la circonstance : Chinesse Trumpet, à base de whisky et de champagne ! La conversation faisait des pirouettes.

Mde Marcillac, allongée près de Jacques sur un divan aux ressorts grincheux, demanda, languissante :

— Racontez-nous quelques souvenirs d'Extrême-Orient, parlez-nous de vous.

Le jeune peintre essayait de résister à son engourdissement, et sa fureur du premier moment, à cette comédie, sommeillait à demi.

— Vous êtes-vous battu ? demanda sa belle voisine frémissante par avance.

Cette question saugrenue montra tellement à Jacques que M de Marcillac ne voyait en lui que l'homme, que le fort conquérant, qu'il devint acerbe. Une sorte de fureur l'envahit en se rendant compte que ses sens vibraient à l'unisson.

— Oui, je me suis battu… une seule fois, et lâchement : revolver contre poignard ! Ça se passa dans une maison de thé, une soi-disant maison de thé ; avec des panneaux de papier s'ouvrant silencieusement sur d'étranges révélations… Un Chinois m'a lancé un premier poignard qui m'a frôlé l'oreille… de façon coupante ! Il tenait un autre poignard et s'apprêtait à le lancer. J'avais dans ma poche un pistolet de dame, un petit joujou à crosse de nacre, ce qui se fait de mieux pour les grands drames passionnels mondains… J'ai cassé le poignet à mon adversaire… d'une balle. Je m'ignorais ce talent de tireur !

Mde Marcillac regardait l'oreille éraflée, la caressait de ses doigts fuselés.

— Oh ! Jacques… murmura-t-elle.

Àla porte, coup de timbre hésitant… Jacques se redressa d'un bond. Un jeune « chasseur » aux yeux bouffis de sommeil lui remit une lettre.

Arlanc à demi grisé décacheta l'enveloppe et d'un trait il lut :

Il faut que vous veniez tout de suite.

Je vous en supplie.

Attendez-moi à la sortie de l'Opéra.

J'ai besoin de vous. J'ai peur.

Maryse.

Sans hésiter, Jacques bondit dans l'alcove voisine de son atelier, se changea en un tournemain et, sans dire un mot à ses convives, sortit.

— Ah ! ces artistes, dit un des « invités », tenant sa voisine par la nuque. Quels originaux !

— Oui, soupira M de Marcillac. Quel drôle de type que ce Jacques !

⁂

Jacques arriva juste au moment où les spectateurs se pressaient à la sortie, anxieux de prendre leurs voitures avant un embouteillage ou de héler les taxis disponibles. Il avait gardé le sien à tout hasard.

Maryse, dans un somptueux manteau de fourrure, l'inquiétude peinte sur le visage, apparut sous le péristyle, jeta un regard alentour et vint vers Jacques.

— C'est votre taxi ? Prenons-le.

Elle donna son adresse au chauffeur et, dès que la voiture eut démarré, elle parla :

— J'avais peur que le chasseur ne vous trouve pas à cette heure indue… Je ne pouvais pas vous avertir plus tôt. Mon mari, heureusement, devait partir avant la fin du spectacle. Son travail toujours…

Elle tira une feuille de son réticule et la tendit à son compagnon.

— Voilà pourquoi je vous ai appelé ; c'est une lettre anonyme. Je l'ai reçue à sept heures et demie ce soir.

Le type classique de la lettre anonyme : un papier ordinaire et des lettres découpées dans un journal, coupées de façon à former le texte suivant :

En ma possession les lettres brûlantes de votre Jacques ; renvoi contre deux cent soixante-sept mille francs. Expédier en billets poste restante, rue Rogniat au nom d'Arminius. Vous avez trois jours. Sans cela votre mari aura une lecture pleine d'intérêt et de nouveauté.

— Oh ! c'est affreux, gémit Maryse voyant Jacques relever la tête… vos chères lettres employées pour ce chantage… Et mon mari pourra imaginer tout… Et alors, que fera-t-il, mon Dieu ?

La pensée de Jacques marchait à contretemps, encore embrumée d'alcool.

— Mais il comprendra… nous n'avons rien fait qui puisse prêter à critique, Maryse…

— Oui, sans doute… mais pour lui ce sera une espèce de révélation : vos lettres sont datées. J'étais mariée et vous m'écriviez encore… ce n'était pas votre faute, assurément… comment pouviez-vous savoir : j'avais toujours votre nouvelle adresse avec des semaines de retard. Tout est ligué contre nous pour provoquer le doute. Je ne lui ai pas parlé de… de cela… Oh ! ce sera un scandale épouvantable et vous serez le premier atteint, Jacques…

Elle pensait à lui d'abord. Cette constatation le troubla au plus profond de lui-même.

Elle, avant tout, courait un danger : elle recevrait le premier coup, elle apparaîtrait comme la coupable. Ces lettres passionnées — Jacques se rappelait certains termes, certains espoirs échappés à sa plume — ne pouvaient être, pour un lecteur non averti, que des réponses à d'autres lettres pleines d'abandon. Et dire que des lettres de Maryse, il n'en avait reçu que deux, les seules qui l'eussent rejoint au cours de ses pérégrinations ! Que faire ? deux cent soixante-sept mille francs à trouver dans un délai de trois jours !

— Maryse, dit Jacques soudain ferme, il faut tout faire pour réunir cette somme.

Lamentable, elle dit :

— Ç'a été ma première pensée. Seulement, je n'ai rien à moi… quelques centaines de francs au maximum.

Jacques se reprit :

— Je voulais dire, amie mienne, que je chercherai cette somme, moi-même.

Maryse éclata en sanglots :

— C'est un monstre que celui qui s'est livré à cette turpitude… vos lettres avaient disparu depuis un mois… c'était une douleur affreuse… mais cela ! Elles m'étaient d'un tel réconfort quand je souffrais trop…

— Ayez confiance, Maryse, je vous sauverai.

Le taxi stoppa avec un bruit de frein devant l'hôtel particulier d'Ireton.

Maryse jeta un coup d'œil sur l'harmonieuse façade : pas de lumière à la fenêtre de la chambre du banquier. Elle sauta à terre.

Jacques esquissa un geste d'adieu ou d'encouragement.

Il ne rentra chez lui que très tard : après avoir donné au conducteur une adresse de fantaisie, il avait décidé de faire une longue marche avant de regagner ses pénates, afin de s'éclaircir les idées.

Dans son atelier, il trouva les bouteilles vides, rangées en lignes, sur lesquelles venaient jouer les premières lueurs du jour.

04

Jacques s'installa sans conviction devant le petit déjeuner style anglais que sa logeuse lui apporta. La vieille femme ouvrit de grands yeux devant les restes du festin de la nuit et parut visiblement impressionnée par le nombre des bouteilles. Elle se mit en

devoir de ramasser toutes ces épaves d'orgie, sans troubler le silence de son locataire.

Celui-ci faisait de tête d'invraisemblables calculs, dont les résultats étaient déprimants au suprême degré. Trop peu « introduit » encore aux journaux qui lui avaient demandé des croquis, il ne pouvait espérer obtenir des avances d'une telle ampleur.

Il était intrigué vivement par le chiffre indiqué : pourquoi 267 000 ? pourquoi pas un chiffre « rond » ? Mystère bien accessoire qu'il ne tenta pas d'éclaircir.

— Voyons, comptons encore. J'ai au maximum cinquante mille francs à mon compte en banque, ce que je trouvais une belle somme jusqu'à hier au soir. À « Univers »... on me doit... mais non, c'est dérisoire. Emprunter à une banque ? Mais quelles garanties offrir ? Emprunter à des amis alors ? Au fait ai-je des amis ? À mes parents ? Je me demande même s'ils possèdent un capital aussi élevé ! Et puis, leur écrire, attendre leur réponse dépasserait la limite de temps imposée. Et pourquoi encore ce chiffre : trois jours ? Que faire, grands dieux ! que faire ?

Son ultime espoir fut Legrand, toujours lui !

Il alla le trouver au Ministère :

— Mon vieil Arlanc, fit Legrand, hier soir, tu as passé les limites de l'originalité ; tu n'es tout de même pas encore assez grand homme pour te permettre la fantaisie de la nuit dernière. Quelle mouche t'a piqué ? C'est ce bout de papier remis par le groom qui a produit un tel effet ? Heureusement que je me trouvais là pour sauver la situation ; d'ailleurs, malgré mes discours et mes boutades, dorénavant tu as la réputation du plus bel ours

qu'ait produit la faune parisienne. Un ours qu'on trouve très très sympathique, en dépit de ses escapades ; nous t'avons attendu jusqu'à épuisement de la cave. Nous n'étions qu'à moitié gris puisque nous avons réussi à placer les bouteilles sur une ligne rigoureusement droite… mais, au fait, pourquoi viens-tu me voir ? Pour des reproches ? Avons-nous passé le pied… ou la tête au travers d'une de tes toiles ? Alors ?

— Je viens te demander, fit Jacques, si tu pourrais m'aider à trouver deux cent soixante-sept… moins dix… deux cent cinquante-sept mille francs.

— Quoi ? sursauta Legrand.

— Comme je te le dis, il me faut la somme de deux cent cinquante-sept mille francs… et cela sous trois jours.

— Mais pour quoi faire ? grands Dieux !… tu veux acheter de la peinture ? Ça te fera un sacré nombre de tubes !

Jacques crispa la mâchoire :

— Tu parles ! tu parles ! Mais je suis sérieux… effroyablement sérieux : il me faut, coûte que coûte, deux cent cinquante-sept mille francs et dans le plus bref délai.

Legrand, incorrigible, voulut encore plaisanter :

— C'est pour une petite…

— … une petite affaire qui ne te regarde pas. Je m'adresse à toi, mon unique planche de salut. Je te supplie de ne pas me questionner, mais de croire que cette somme m'est absolument nécessaire.

Legrand était abasourdi et terriblement perplexe.

— Mon cher, je te donnerai tout ce que je possède mais c'est la dernière semaine du mois. Je dispose de quelque chose d'insignifiant.

— Tes relations ?

— Cote pas bien haute, tous. Et quelles garanties peux-tu bien offrir ?

— Évidemment. J'ai déjà pensé à celà. Il n'y a que ma bonne foi, que mon travail. Je rembourserai en deux ans au plus, avec les intérêts.

— Pas tangible, ça. Un usurier ne miserait pas, même au taux de cent pour cent, sur tes pinceaux et ta cervelle. Écoute : reviens dans deux heures. Je te jure que j'aurai fait tout ce qui m'est humainement possible. Tu as l'air fou, mais je te crois la tête normalement constituée ; peut-être ferai-je partager mes convictions. En demandant de tous les côtés, on doit arriver à quelque chose de rondelet. Deux cent cinquante-sept mille, tu dis ? Rendez-vous à mon restaurant.

— Bon. Merci, vieux !

Jacques passa une matinée terrible, réalisa ses fonds, obtint des arrhes sur des travaux en cours ; il arriva à soixante-quinze mille francs.

Et ce fut le désastre quand il retrouva Legrand. Le visage de celui-ci avait la pâleur de la nappe. Jacques, en proie à l'accablement eut un battement de cœur en voyant que sa détresse était partagée.

— Alors ? rien de fait ? Hein ?

— J'arrive à cent mille et on veut des intérêts exorbitants. Même des camarades se sont révélés sous leur vrai jour. Ah ! tant qu'on ne leur demande rien, ils sont gentils, gentils, mais dès qu'ils sont mis au pied du mur ! Non, il n'y a plus de confiance, plus de désintéressement. Tu vas avoir des traites à signer en abondance.

— Tu as dis cent mille ? Ça ne suffit pas ! c'est très simple : ou tout ou rien…

Legrand réfléchissait, le front ridé et moite.

— Je ne vois plus qu'une solution.

— Laquelle ? demanda Jacques anxieusement et déjà follement repris par l'espoir.

— Non. Ce n'est pas possible. Tu ne marcheras pas…

— Je ne marcherai pas ? Mais je ferai n'importe quoi pour me tirer de la situation où je me débats !

Legrand eut un rictus effroyable :

— Non, ce serait écœurant… Je pensais à madame de Marcillac, séduisante, veuve… et riche.

Jacques eut un haut-le-corps :

— Ah ! jamais ça !

Son ami eut un geste désespéré :

— Tu vois : tu n'as pas l'étoffe pour jouer les gigolos…

⁂

— Une lettre pour vous, monsieur Arlanc.

Sa logeuse tendit une enveloppe à Jacques qui était étendu tout de son long sur un divan, perdu dans la fumée d'innombrables cigarettes, résultat d'une longue et triste méditation.

Madame et Monsieur Antoine Ireton prient Monsieur Arlanc de venir dîner le …, en leur hôtel, 17, rue Jean-de-Santeul, à 20 heures.

— C'est pour aujourd'hui ! s'exclama Jacques, se remettant assis d'un coup de reins. Est-ce une manière indirecte employée par Maryse pour me revoir ? Y aurait-il quelque chose de nouveau dans cette affaire ?

Il réfléchit :

— Certainement Maryse m'appelle. Mais quelle imprudence elle commet là. Je vais lui apporter des nouvelles bien peu réjouissantes ! Et sera-t-il aussi facile de lui parler qu'elle semble le croire ?

Campé devant son miroir, il se mit en devoir de se raser. La perspective de cette soirée l'emplissait d'un maigre enthousiasme.

⁂

Àson arrivée à l'hôtel particulier d'Antoine Ireton, Jacques fut accueilli par le père de Maryse :

— Mon cher Jacques ! Je suis content de te revoir. Comment va ton père ? Tu es devenu un vrai sauvage (il regarda le visage

bronzé de Jacques) en même temps qu'un homme patiné ! Pourquoi, depuis ton retour, n'es-tu pas venu me voir, nous voir ? Il a fallu qu'une amie de mon gendre lui parle de toi, pour que j'apprenne par lui que tu es Parisien — et célèbre, paraît-il ! Alors, je n'ai rien dit à ma fille et, avec Ireton, nous avons eu l'idée de t'inviter — le seul moyen de t'avoir ! — pour faire la surprise à Maryse !

Étonné, Jacques Arlanc regarda M. Christophe ; il avait pris une belle tête de vieillard à cheveux blancs en peu de temps et il semblait doucement avoir oublié les inquiétudes traversées par lui naguère, et les sentiments de Maryse et de Jacques.

— Antoine ! appela M. Christophe.

Il fit les présentations :

— Monsieur Jacques Arlanc… mon gendre, Antoine Ireton…

Les deux hommes se serrèrent la main. Jacques ne mit pas dans ce geste la même cordialité que le banquier. Il considéra le personnage à qui on l'avait présenté : un homme à l'âge mal définissable, mais, au moins quarante-cinq ans. Une tête d'homme d'affaires : des yeux vifs derrière des lunettes à monture d'écaille ; un visage glabre, un peu trop rose.

C'était là l'homme qui lui avait pris Maryse, parce qu'il était riche. Jacques, avant de le connaître se l'était peint avec des traits et des détails beaucoup plus déplaisants. En un sens, il lui en voulait d'opposer son insignifiance à son désir de le rabaisser intérieurement et de le mépriser. Le caricaturiste qui était en Jacques ne trouvait rien en cet homme qu'il pût traduire en un coup de crayon vengeur au grotesque.

— Je vais chercher ma femme, dit Ireton. La surprise ! ajouta-t-il à l'égard de M. Christophe et il lui dédia un sourire sans saveur, un sourire comme étouffé par le masque rigide du businessman.

Ireton revint quelques instants après en compagnie de Maryse, visiblement intriguée : son mari avait dû à nouveau parler de « surprise ». Elle pâlit légèrement quand Ireton la mit en présence de Jacques. Le banquier expliqua :

— Mon amie, madame de Marcillac, m'a parlé de monsieur Arlanc et votre père, incidemment, m'a dit que vous vous connaissiez depuis l'enfance. M'avez-vous jamais parlé de monsieur Arlanc ?

« Étonnée de le revoir ?

D'une voix blanche, Maryse dit :

— Mais oui… c'est une bonne surprise que vous m'avez ménagée là, mon ami… Bonjour, Jacques ? De retour dans la capitale du monde depuis longtemps ? Vous auriez dû faire signe à papa… ou à moi.

Comme elle jouait La comédie avec naturel.

— Excusez-moi, Maryse, coupa Ireton ; je vous enlève votre ami, notre ami ! je veux le présenter à quelques invités.

Il n'y avait rien que Jacques détestât plus que d'être présenté ; il trouvait ridicule de dire à quelqu'un qu'on voit pour la première fois : « Je suis heureux de faire votre connaissance ! » Les Anglais, à son avis, étaient plus logiques qui disent à un nouveau venu : « Comment allez-vous ? » en premier lieu et après l'entre-

vue lui déclarent qu'ils sont enchantés de l'avoir rencontré. Il dut se soumettre aux exigences de l'étiquette et échangea force poignées de mains avec une apparence de conviction.

— Vous connaissez Madame ? fit Ireton, s'adressant à Jacques et s'essayant au sous-entendu ironique.

— Bonjour Monsieur le peintre fugitif, dit M de Marcillac, éblouissante dans sa robe de soirée.

Jacques frémit de contrariété. Doucement impérieuse, elle lui prit le bras, et, à Ireton :

— Vous êtes très occupé mon cher banquier, je vais continuer les présentations… Hep ! Sylvestre… venez ici… Je vous présente monsieur Arlanc, le grand peintre…

— Je vous connais de réputation, monsieur Arlanc…

— … Monsieur Sylvestre Ireton, célèbre aussi… comme champion de bridge, dit M de Marcillac, achevant la présentation.

Sylvestre Ireton était un homme assez jeune, aux cheveux calamistrés, à l'élégance naturelle, mais mise en valeur par les meilleurs couturiers de Paris. Il tendit à Jacques ses maigres doigts.

Avec la rapidité de coup d'œil de l'artiste, Arlanc décela les petites taches pâles sous les yeux, la teinte des dents révélées par le sourire ; tel un docteur, il nota les stigmates à demi cachés, décela un léger tremblement au coin des lèvres. Il établit un diagnostic intérieurement.

Mde Marcillac entraînait déjà son prisonnier et expliquait :

— Sylvestre est frère d'Ireton par son père ; il n'est pas dans la banque. Il s'occupe d'assurances. Beaucoup plus jeune que son frère. Tenez, voilà Firmin… non, non ! ce n'est pas pour une nouvelle présentation… Firmin est le maître d'hôtel ! Un serviteur comme on n'en fait plus ; il a servi le père d'Ireton, a vu naître Sylvestre et le couve comme une mère-poule. Mais toujours dans les règles ! toujours stylé… Ce sont les hommes qui sont les invités ce soir : leurs femmes ne sont ici que pour la bienséance, pour l'égalité des sexes… Ireton va les entraîner dans son fumoir après le dîner et aura avec eux des conversations très sérieuses… Je crois qu'il bat de l'aile. Mais c'est une histoire qui ne nous concerne pas. Ne pensons qu'au présent…

Àtable, Jacques fut placé entre Maryse et M de Marcillac. Il éprouva une gêne épouvantable et la pensée de l'argent impossible à trouver l'assaillit, lancinante. Maryse avait-elle lu l'échec sur son visage ?

En face, se trouvait Sylvestre Ireton. Il sembla à Jacques que celui-ci l'observait souvent à la dérobée avec un étrange regard dans les yeux. Était-ce par jalousie, à cause de M de Marcillac qui, précisément à ce moment, pressait son pied contre le sien ? Jacques aurait bien volontiers donné la belle veuve au frère d'Ireton et il se serait, avec plaisir, sauvé comme la veille.

Perdu dans ses préoccupations, il prit une part minime à la conversation. Maryse ne lui dit pas dix mot en tout et seule son autre voisine put le tirer, à trois ou quatre reprises, du mutisme dans lequel il se noyait. Ireton se montrait brillant causeur et son esprit sans doute ne servait qu'à dissimuler ses soucis personnels.

Soudain, en fin de repas, Jacques entendit prononcer son nom par M de Marcillac : elle répondait à la question d'un vieux monsieur placé de l'autre côté de la table :

— Mais oui, je connais monsieur Arlanc ! Hier soir j'étais dans son studio, avec des amis. Nous avons eu la primeur d'une foule de toiles encore inédites. De pures merveilles qui feront l'admiration du public !

« Que pensait Maryse ? » se demanda Jacques. Avait-elle seulement entendu ?

La belle veuve sentant l'attention concentrée sur elle, continua :

— Monsieur Arlanc est un tireur au pistolet émérite. Un jour dans une maison de thé, il a brisé — d'une seule balle — le bras d'un Chinois armé d'un yatagan…

Ce qui fit « son petit effet », pour exprimer la pensée intime de la narratrice.

Maîtresse de maison impassible, Maryse se leva de table, imitée par tous les convives.

05

Comme si le mouvement avait été minutieusement concerté, les invités, en sortant de table, se scindèrent en deux groupes bien distincts. D'un côté Antoine Ireton emmena à sa suite au fumoir un petit nombre d'hommes apparemment en traînés dans un même cycle d'affaires et d'intérêts ; d'un autre côté sortirent les

dames et quelques jeunes hommes au nombre desquels se trouvaient Sylvestre Ireton et Jacques Arlanc.

Ce deuxième groupe se fractionna à son tour : les dames de plus de quarante ans accaparèrent les tables de bridge, prêtes à perdre, à un centime le point, l'argent de leurs maris, et à se cantonner dans un silence farouche nécessaire à la combinaison d'impasses triomphantes.

Par voie de sélection naturelle le groupe le plus jeune hérita du salon.

Sylvestre Ireton constituait le centre d'attraction pour trois ou quatre jeunes filles et jouait à leurs yeux le rôle d'enfant terrible de la maison. Les tasses de café, servies par Firmin silencieux, sitôt bues, le frère d'Ireton mit en marche le phonographe et vint enlever, pour un tango, M de Marcillac à Jacques… qui en fut ravi !

Celui-ci se mit à danser aussitôt avec Maryse et manœuvra pour s'éloigner des quatre ou cinq autres couples. Maryse comprit sa tactique.

Ils parlèrent à voix basse au rythme du disque.

Une idée folle germait dans la tête du peintre ; son histoire de coup de revolver, singulièrement amplifiée par M de Marcillac, lui avait donné une conception un peu nouvelle de lui-même : malgré la banalité de cette aventure, malgré son bon sens habituel, il se créait une personnalité héroïque et jugeait les choses soudain d'un point de vue différent. S'étant rendu compte qu'il était impossible de rassembler la rançon exigée pour recouvrer ces lettres, dont, semblait-il, le bonheur de Maryse dépendait, il

pensait à une autre méthode pour les obtenir. Mais il se promit de ne rien dire de la « manière forte » à sa cavalière.

— Avez-vous trouvé ? demanda-t-elle.

— Non, Maryse, pas encore la somme entière.

— Il n'y a plus que deux jours.

— Oui, je sais : mais n'ayez crainte, je ferai le nécessaire : J'enverrai moi-même le paquet de billets à l'inconnu qui se fait appeler Arminius…

Le phono se tut.

— Monsieur Arlanc, accordez-moi cette danse, fit M de Marcillac et elle l'entraîna dans une valse endiablée.

Tout en tournant, elle lui dit :

— Avouez que vous ne vous attendiez pas à me retrouver si tôt, Monsieur le Ténébreux…

— Je l'avoue !

— Fâché ?

— Mais nullement, chère madame… au contraire…

Mais il s'arrangea pour se placer à la hauteur de Sylvestre Ireton quand le disque grinça l'accord final. M de Marcillac passa dans les bras de Sylvestre qui jouit ostensiblement du triomphe que Jacques lui consentait.

— Vous semblez connaître beaucoup madame de Marcillac, dit Maryse serrée contre Jacques dans un one-step langoureux et propice à la conversation.

— Une cliente que je trouve trop souvent sur mon chemin, à mon gré. Est-elle votre amie ?

— Une amie à mon mari seulement. Nous échangeons des sourires, mais je vous assure que de mon côté il n'y a pas de cordialité. Elle est trop intrigante à mon avis.

Jacques vit une sorte de reproche résigné dans le regard de son amie. Il pensa à nouveau à l'affaire de la lettre. Maryse avait paru se fier à ses affirmations de succès prochain. Il lui fallait cependant obtenir quelques renseignements pour tenter de mener à bien l'entreprise qu'il projetait…

Pour éviter qu'on ne remarquât son choix trop exclusif de Maryse comme cavalière et pour que, d'autre part, il n'eût pas à subir les muettes critiques de la jeune femme, Jacques évita M de Marcillac et s'offrit comme cavalier à une invitée par trop délaissée. Celle-ci accepta avec émotion et il eut le fugitif plaisir de s'entendre remercier ensuite avec une reconnaissance attendrissante dans sa sincérité.

Mais il se hâta de retrouver celle que seuls les coups du sort, apparemment, attachaient encore à lui.

— J'ai beaucoup pensé à vous, Maryse, et à la contrariété que vous apportait cette méchante histoire de lettres dérobées. J'ai souffert de vous savoir ainsi tourmentée.

— Vous êtes bon, Jacques…

Il aima peu ce qualificatif qui cadrait mal avec la réalité.

— Ne dites pas cela, Maryse. Ma curiosité a eu une part certaine dans ma pensée. Au fait, comment ces lettres ont-elles dis-

paru ? Dans quelles circonstances ?

— Il y a un mois de cela, voulant relire une lettre de vous, oh ! pour un détail dont l'oubli m'agaçait (comme elle prononçait ces paroles d'une voix fausse !), j'ai ouvert la cachette de mon secrétaire. Elle était vide. L'avant-veille, pourtant, tout le paquet s'y trouvait…

Jacques eut envie de demander :

— Deux jours auparavant, aviez-vous voulu retrouver un autre détail évanoui ?

Mais il sentit qu'il eût été cruel et injuste.

— Avez-vous quelque soupçon ? demanda-t-il.

— Non. Le seul détail dont je me souvienne, c'est qu'une de nos domestiques : Paulette, fut renvoyée la veille de la découverte de mon infortune. Mais je suis bien certaine que cela n'a aucun rapport…

Sait-on jamais ? Jacques joua au juge d'instruction soucieux de ne négliger aucune indication utile à la bonne marche d'une enquête.

— Paulette ? Paulette comment ?

— Paulette Hainaux…

Maryse s'étonna :

— Mais pourquoi me demandez-vous son nom ?

Poursuivant son plan, il mentit :

— J'emploie actuellement un nouveau modèle qui s'appelle Paulette… Évidemment, il existe beaucoup de Paulette ! C'était simple curiosité… L'aviez-vous depuis longtemps à votre service ?

Maryse ne songeait plus à s'étonner de ces questions. La danse en compagnie de Jacques la grisait peu à peu ; entraînée par le rythme, dominée par la force du jeune peintre qui lui imposait des fantaisies de pas, elle oubliait bien des choses dont son âme avait souffert, et s'abandonnait à la douceur du présent fugitif…

— Paulette nous servait depuis deux mois. Pour un remplacement ; mais je ne le lui avais pas dit. Les remplaçantes sachant qu'elles n'ont pas à rester longtemps dans une même place sont si négligentes !

— À quel bureau de placement l'aviez-vous prise ? Maryse sourit, légèrement surprise, mais ce bavardage domestique avec Jacques était amusant et avait même pour elle une saveur curieuse.

— « Au Serviteur Modèle »…

L'homme qui avait « brisé d'une seule balle le poignet d'un Chinois armé d'un yatagan » échafaudait un plan de bataille.

⁂

Le lendemain matin, il fut à peine surpris de revoir Lulu ; elle était coutumière de ces retours.

Elle expliqua :

— Je suis revenue hier soir, mais pas d'oiseau au nid ! Ta chouette — je veux dire ta logeuse — m'a dit que tu devais être

dans le grand monde… Avec ta précipitation à me mettre à la porte, l'autre jour, j'ai oublié mon bâton de rouge…

Il ne releva pas l'affirmation du modèle sur sa « mise à la porte ». Il la regardait évoluer dans la pièce, exhibant un manteau superbe, de quelle origine ?

— Aujourd'hui, ma petite Lulu, tu es d'un chic ébouriffant…

— Sans blague ? Tu as changé d'opinion sur mon compte depuis avant-hier ?

— Je suis très content de te voir. Es-tu libre ? Oui ? Bravo. Je vais te demander de jouer un rôle…

— … un rôle naturel, ironisa-t-elle, pas un rôle d'Andromaque pâmée ?

— Non ? Tiens-toi bien : tu vas jouer le rôle d'une maîtresse de maison qui veut engager une bonne.

— Alors, pour ça, je n'ai pas d'idée préconçue, je prendrai la pose que tu m'indiqueras.

— Ah ! non, il ne s'agit pas de ça. C'est un vrai rôle que je te demande… Nous allons au « Serviteur Modèle ». Et je te paye une voiture !

— Ah ! que tu es rigolo ! Tu sais, avant-hier, je ne pensais pas vraiment ce que je t'ai…

— C'est oublié ! Écoute-moi bien : au « Serviteur Modèle », tu diras qu'une de tes amies t'a recommandé une nommée Paulette Hainaux, jadis placée par eux, que tu viens voir si elle est libre.

En réalité, ce que je veux c'est connaître son adresse et rien d'autre.

— Il faut que je t'aide à récupérer une…

— Non, Lulu, ce n'est pas ce que tu penses.

Lulu se tira parfaitement de son rôle et rapporta des renseignements : Paulette ne s'était pas fait inscrire à nouveau sur la liste des demandes d'emplois ; sa dernière place était chez une M Piton, Hitton, Irton ou quelque chose d'approchant. Un billet de banque glissé avec à propos avait pu obtenir l'ancienne adresse de la domestique : 34, rue Thurot, « bien que ce ne fût pas dans les habitudes de la maison de donner de semblables renseignements ».

— Le 34 de la rue Thurot, c'est à deux rues de mon appartement, fit Lulu, très fière de montrer, qu'elle était propriétaire et heureuse de cette occasion de donner son adresse.

— Eh bien, décréta Arlanc, nous y allons.

— Chez moi ?

— Non : rue Thurot !

Paulette Hainaux habitait à une nouvelle adresse que la concierge indiqua. Bavarde, la cerbère donna des explications supplémentaires :

— Ici, ça lui suffisait tant qu'elle a été seule, mais pour deux, vous comprenez, c'était trop petit et pas assez beau pour lui. Alors, il l'a emmenée dans un quartier plus chic. Elle monte, cette petite…

— … à moins qu'elle ne descende, coupa Jacques.

Presque joyeusement, il dit :

— En route pour la nouvelle adresse ! Tu es épatante, ma petite Lulu, pour délier les langues…

— Je me demande bien ce que tu manigances, et je te crois de moins en moins quand tu prétends que tu ne lui cours pas après. D'ailleurs, mon pauvre Jacques, elle a un « type » maintenant et quand une femme…

— Assez de psychologie féminine. Tu as beaucoup trop d'imagination… ou pas assez. Tiens ! nous voilà déjà arrivés au nouveau domicile de ma belle. Va aux renseignements. À ton retour, je te récompenserai.

— Oh ! comment ?

— Dépêche-toi !

Un quart d'heure après, elle revenait.

— Pas grand'chose à signaler, chef, fit-elle, singeant un policier rendant compte à son supérieur hiérarchique. Ton ex-amie habite bien toujours ici, mais elle n'est pas chez elle. Elle ne doit pas mener une vie bien agréable : l'autre la bat, m'a-t-on dit. Les voisins entendent souvent du « chahut », des cris, des coups qui alternent avec de très longs moments de silence. Souvent ils restent une journée entière sans donner de signe de vie, c'est-à-dire de bataille. Un sale type, ton rival ! La battre !

Il haussa les épaules :

— Il y a des femmes qui aiment ça !

— Pas moi…

— C'est bien pour cela que, pour récompenser tes bons et loyaux services, je ne te propose pas une raclée mais…

— … mais quoi ?

— … un petit dîner au Bois. Je te le dois bien, tu sais.

— Tu es un amour, Jacquot…

Elle posa deux baisers sonores sur les joues du peintre qui n'eut pas le temps de se mettre en garde.

— Alors, Lulu, plaisanta-t-il, tu te mets maintenant à donner dans le Chinois ?

— Grand bête ! Tu sais, je suis contente d'aller déjeuner avec toi… en tête à tête.

⁂

Quand son modèle l'eut quitté après moult manifestations de reconnaissance et de regret, Jacques « fit le point » et l'exaltation de la matinée tomba à plat.

— En somme, à quoi suis-je arrivé ? À peu de chose. Quand Maryse m'a parlé de cette soubrette partie la veille de la disparition de ces lettres imprudentes, j'ai eu le sentiment que ce départ et ce larcin étaient liés entre eux. Je suis parti sur cette piste à fond de train, tête baissée, comme un taureau hors du toril, peut-être sans raison. Cette Paulette Hainaux, après tout, rien ne me prouve encore qu'elle ait volé ces missives du jeune écervelé que j'ai été et que je suis toujours ! Pauvre Maryse chérie… j'ai la conviction, depuis notre entrevue d'hier soir qu'elle m'aime tou-

jours autant que moi je l'adore… mais il y a cet Ireton entre nous…

Pour la première fois, Jacques eut une pensée presque haineuse à l'endroit d'Antoine Ireton. L'événement le travaillait sourdement.

— À la fin de cette matinée d'enquête, je n'apporte pas la moindre certitude sur cette fille. Coupable ou pas coupable ? Elle a un amant qui la bat : quel est-il seulement ? Je me suis conduit comme un gosse… je n'ai cherché qu'à m'étourdir par cette filature sans queue ni tête. J'y ai réussi — et grâce à Lulu, chic fille, au fond — j'ai oublié Maryse et le danger qui la guette ! Paulette Hainaux va sûrement être mise sur ses gardes par la concierge qui sera aussi bavarde avec elle qu'elle l'a été avec nous à son sujet : ce serait miracle de la retrouver, si elle a trempé en quoi que ce soit dans cette affaire.

Il avait promis à Legrand d'être au « Jamaïc » à cinq heures de l'après-midi. Legrand ne vint pas et téléphona : il n'avait trouvé que vingt mille autres francs et n'avait plus d'espoir. Certainement cet échec douloureux avait seul empêché le pauvre garçon de venir auprès de son ami.

Jacques s'abandonna au désespoir. Dans sa misère, il n'eut l'idée que d'une consolation, bien mince : celle d'entendre la voix de Maryse. C'était une folie à laquelle il ne put résister.

— Allo ! Seule, Maryse ?

— Oui, Jacques. Merci pour les belles fleurs que vous m'avez fait envoyer, fit la voix de la jeune femme. Vous vous êtes souvenu de celles que j'aimais !

Il y eut une hésitation au bout du fil.

— Avez-vous trouvé la somme ?

Jacques essaya d'éluder la réponse :

— Je vous ai promis que tout serait fait en temps voulu, ma petite Maryse…

— Vous ne répondez pas… Oh ! je l'ai bien senti hier, Jacques, vous m'avez caché votre angoisse et vous ne la dissimulez en ce moment qu'avec peine… Vous n'avez pas trouvé ? Dites-le-moi franchement… non, n'est-ce pas ?

Il entendit un murmure :

— Je sais ce qu'il me reste à faire…

— Maryse ! hurla-t-il, que dites-vous là ? je vous jure que rien n'est encore perdu…

Elle avait raccroché.

Le lendemain, à sept heures du soir, expirait le délai imposé par « Arminius »…

06

Jacques passa une nuit sans sommeil ; chaque fois qu'il fermait les yeux il voyait en images ce qu'éveillé il pensait. L'inquiétude le poignait atrocement ; qu'avait voulu dire Maryse, tout à l'heure, au téléphone ? « Je sais ce qui me reste à faire », étant données les circonstances. À quel acte allait-elle se livrer ? Il réa-

lisait son impuissance à tenter quoi que ce fût pour détourner la jeune femme de ses projets.

Il s'insurgeait contre le sort, contre la vie et contre la méchanceté des hommes. Quoi qu'il arrivât désormais, Maryse serait incomprise : elle s'était dévouée pour son père en épousant Ireton, elle avait fait cela d'un mouvement spontané, en toute pureté et ce sacrifice serait jugé à contresens ! Les lettres de Jacques, exhibées, permettraient de créer immédiatement une histoire vraisemblable et d'une cohérence accablante : on penserait que Maryse avait épousé le banquier par intérêt après l'avoir aguiché avec une fausse ingénuité perverse. Antoine Ireton avait bien dû se douter du motif qui faisait agir Maryse, mais, mis en présence des lettres de Jacques, il jugerait révoltante la conduite de son épouse. La correspondance du peintre laisserait supposer que Maryse et Jacques avaient été amants. Au cours de son voyage, Arlanc avait senti ses sentiments s'exaspérer ; à la fréquentation des milieux coloniaux européens, son caractère était devenu plus réaliste et les espoirs exprimés, dans ces lettres, à celle qu'il croyait encore jeune fille, avaient, peut-être, été par trop précis. Ces espoirs n'avaient pu être anéantis dans l'œuf puisque Jacques n'avait plus reçu de lettres ; mais Ireton penserait que Maryse n'avait pas voulu décevoir son « amant », ou celui qu'il avait, arbitrairement, jugé tel. Alors, toute la tendresse, toute l'atmosphère de douce intimité que Maryse, au cœur martyrisé avait apportées à son mari sembleraient pure hypocrisie : tout n'aurait été, croirait son mari, que comédie puisqu'elle se promettait des compensations extra-conjugales.

Jacques voyait toutes choses au pire, il se faisait procureur général, décidé à accabler Maryse sur les indices les plus ténus. Il

éprouvait une satisfaction démente à se percer le cœur.

Que ferait Ireton ? Quelles pensées se presseraient derrière son front de marbre ? À quels actes se livrerait cet être apparemment insensible ?

— Tant pis, fit Jacques, soudain forcené : il n'y a plus qu'à jouer le tout pour le tout.

Il chercha une boîte de carton.

— Voilà pour le maître chanteur, ricana-t-il, voilà la somme exigée !

Dans la boîte, il entassait deux cent soixante-sept morceaux de journal, enveloppait le paquet d'un papier bleu pâle et, ironiquement, l'attachait avec une ficelle dorée, semblable à celle que mettent les pâtissiers autour de leurs cornets de friandises. Il scella le tout à l'aide de cachets de cire.

Imitant l'écriture pointue d'une femme moderne, il inscrivit l'adresse :

Arminius. Poste restante, rue Rogniat.

Il enverrait le colis au dernier courrier, pour que l'auteur de la machination attende jusqu'au dernier moment. Le peintre, décidé à la bataille, surveillerait le guichet des « poste restante ».

Et l'on verrait alors !

Il consulta sa montre-bracelet : huit heures.

— Onze heures à attendre ! Maintenant, attention : ne faisons pas de faux gestes.

Il sortit. Au premier bureau de poste rencontré, il s'informa des heures d'envoi des colis, de façon à ce que le sien arrivât bien rue Rogniat au dernier courrier. Ce point acquis, il alla à ce bureau de poste et chronométra le temps mis à pied. En achetant des timbres, il fit son inspection : le guichet « Poste restante » se trouvait face à la porte d'entrée, à côté, était le service des mandats. Un peu trop près, estima Jacques.

Le troisième guichet était le service téléphonique.

— J'aurai ce soir un coup de téléphone à donner, décréta-t-il, et qui me prendra un certain temps !

Rentré chez lui et excité au suprême degré, il ne put rester en place. Il arpenta son studio à grands pas, donna un furieux coup de pied à un cadre tendu de toile. N'y tenant plus, il sortit à nouveau, erra, tel un somnambule, à travers un dédale de rues indifférentes. Las et à jeun, il pénétra chez un mastroquet, s'accouda au « zinc », commanda une fine, puis une autre, puis une troisième. Coup d'œil à sa montre : juste le temps de rentrer et d'expédier — il eut un rire effroyable — « les 267 000 francs », Les jambes molles, une brûlure à l'estomac, il prit un taxi pour réintégrer son domicile.

Il avait le paquet bleu sous le bras et s'apprêtait à sortir une nouvelle fois. Il eut une pensée soudaine : il entra dans un réduit de sa chambre, écarta des ébauches, poussa une malle bardée d'étiquettes bariolées, prit son browning.

Avec minutie, il vérifia le chargeur.

Coup de sonnette.

— Au diable l'importun ! grinça-t-il.

Il fit précipitamment disparaître le paquet derrière un carton à dessins.

— Bonjour, mon Jacquot, fit Lulu.

Elle s'arrêta, observant son visage crispé.

— Eh bien ; ma parole, tu en as une tête ! Mais, tu as la fièvre. Et quelle tenue, grand dieux ! un chapeau rabattu sur les yeux, un foulard autour du cou, un manteau au col relevé ! Tu as l'air d'un gangster… Tu es malade ?

— Non ! cria-t-il. Pourquoi es-tu venue ?

Lulu souffrait de l'accueil et elle dit telle une petite fille rabrouée et prête à pleurer :

— Je voulais l'apporter un renseignement…

Fugitif éclair dans les yeux de Jacques. Elle le nota. Et, badine :

— J'ai encore travaillé pour toi, tu sais… j'ai vu que cette histoire d'hier te tenait à cœur…

— Alors ?

— …. alors… l'homme que… qui était l'am… qui battait cette Hainaux… j'ai pu savoir son nom. La manière dont j'y suis parvenue n'est pas intéressante…

— Le nom de cet homme ! Vite !

— Sylvestre Ireton.

— Ah !… il me semble que je comprends tout ! Il manquait un chaînon dans mon raisonnement : ce chaînon c'est ce fumeur de

drogues !… Le salaud !…

Ramassant son paquet, il disparut devant une Lulu totalement abasourdie.

— Quel drôle de type ! fit-elle.

Écho d'un soupir récent de M de Marcillac.

⁂

Le même jour, à midi, dans l'hôtel de la rue Jean-de-Santeul, Maryse déjeunait avec son mari.

Tous deux se laissaient entraîner par leurs préoccupations personnelles. Une des filiales de la banque Ireton avait « flanché » et le banquier, qui n'en avait encore rien dit à sa femme, se demandait avec angoisse s'il pourrait radouber son immense barque autour de laquelle tournait déjà les requins et la racaille de la faune financière. Une tempête se déchaînait, aussi tumultueuse, derrière le front crispé de la jeune femme.

Firmin servait dans un silence de fantôme.

— Firmin, commanda Maryse à voix basse, vous servirez en une seule fois la fin du menu.

Antoine Ireton remarqua alors la table roulante amenée par le vieux serviteur qui s'était déjà éclipsé. Il leva vers sa femme un sourcil interrogatif.

— Antoine, fit-elle, il faut absolument que je vous parle, et je vous supplie de tout faire pour me comprendre. Je n'aurais jamais voulu faire cet aveu, mais maintes raisons m'y contraignent (et pathétique)… Antoine, une calomnie épouvantable est montée

contre moi, et je veux vous dire la vérité, afin que vous ne soyez pas aveuglé par les circonstances qui se pressent pour me perdre…

— Ma chérie…

— Mon ami, je crois que j'ai fait tout ce qui était en mon frêle pouvoir pour être la femme que vous espériez trouver en moi…

— Je ne vois pas du tout où vous voulez en venir, Maryse qui êtes toute ma joie…

— De grâce, ne m'interrompez pas. Il faut que je m'exprime très vite, que je déballe, d'un coup, le contenu de mon cœur. Ayez pitié de moi, pardonnez-moi si je suis franche, peut-être trop… Antoine, avant de vous rencontrer, j'aimais un jeune homme… Et, tenez, puisque je me suis juré de tout vous avouer, je vous révèle son nom : Jacques Arlanc…

— Arlanc ! Ce jeune peintre que votre père m'a fait inviter hier soir !

— Oui, lui… mais laissez-moi reprendre cette histoire depuis le début… essayez, mon pauvre ami, de rester calme… j'ai besoin de que votre raison comprenne… Nous étions amis dès le berceau. Puis, il est parti en Extrême-Orient. Il m'écrivait des lettres passionnées, et je répondais à son amour. Vous m'avez alors connue. Vous vous souvenez des circonstances, n'est-ce pas ? Rappelez-les-vous bien, et ne pensez pas à moi comme le seul personnage qui était en jeu…

— Maryse, je vois… la Banque Commerciale…

— Vous me comprenez… alors, vous m'avez demandée en mariage : j'ai agréé votre demande… Je n'ai plus écrit à Jacques Arlanc, je me suis appliquée de toutes mes forces, de tout mon être, à être votre épouse… en tout. Mais il m'écrivait toujours : ma dernière lettre où je lui annonçais la nouvelle ne l'avait pas joint… Alors, j'ai commis ma plus grande faute : je lus, je gardai les lettres qu'il m'expédiait toujours, dans son ignorance… Oh ! j'aurais dû tout vous raconter à ce moment-là… mais j'étais si faible… si lâche…

Le front d'Ireton s'assombrissait, mais toute son attention se tendait vers les paroles de Maryse.

Elle reprit, la voix éteinte, le cours douloureux de sa confession :

— … On m'a volé ces lettres dans mon secrétaire, Antoine. C'était une punition que je méritais, mais on est ensuite allé plus loin dans le châtiment, comme si on avait eu le désir de me torturer : il y a trois jours, j'ai reçu une lettre anonyme exigeant 267 000 francs en échange de ces lettres… J'avais revu Jacques Arlanc, une seule fois, lors de son exposition, pour lui dire que nous ne devions plus jamais nous rencontrer. J'ai fait appel à lui pour m'aider, le soir à l'Opéra… Jacques, que vous aviez invité, m'a dit hier qu'il n'avait pas réussi à trouver la somme exigée, comme je l'en avais prié… Je voulais me défendre contre le scandale immérité, vous éviter ce coup (car on m'a menacée de vous montrer ces lettres) et aussi, je le confesse, pardonnez-moi, je voulais que Jacques fût épargné…

Ireton se taisait et elle continua :

— À sept heures, ce soir, les trois jours de délai seront révolus, et l'auteur de ce chantage mettra sa menace à exécution. Vous aurez alors entre les mains les lettres de celui qui était presque mon fiancé, vous aurez à me juger, mais de grâce, rappelez-vous ce que je vous ai raconté…

Elle se tut.

Ireton tapotait, avec le dos de sa fourchette, le bord de son assiette. Maryse ne pouvait rien lire sur son visage penché. Elle frissonnait, la gorge sèche, douloureuse et pourtant apaisée, comme un grand malade qui vient d'être opéré d'une tumeur profonde et torturante.

Ireton n'arrivait pas à trouver les mots nécessaires dans cette situation. À ses énormes soucis actuels s'en ajoutait un autre, nouveau problème encore plus délicat. Il sentit qu'il devait dire quelque chose, que son autorité maritale devait se montrer par quelque décision.

Firmin frappa discrètement à la porte, amenant quelque détente. Il tenait, sur un plateau d'argent, deux tasses de moka à l'arôme subtil.

— Firmin, dit Ireton, avertissez le chauffeur qu'il prépare la voiture. Dans une heure, il emmènera Madame à la Verrière. Allez ! Vite !

La Verrière était une vieille gentilhommière que possédait le banquier, près d'Amboise.

Antoine, sans regarder sa femme, tira son chronomètre puis, ayant avalé son café brûlant, il se leva ;

— Excuse-moi ; j'ai une affaire de la plus haute importance à régler…

07

La somptueuse conduite intérieure d'Ireton venait à peine d'emmener Maryse à La Verrière, que le téléphone crépita.

Firmin décrocha le récepteur.

— Allo ?

— C'est bien l'hôtel de M. Ireton ? fit une voix dont on pouvait percevoir l'émotion malgré l'éloignement.

— Mais oui, monsieur. Qui est à l'appareil ?

L'inconnu, au bout du fil, ne répondit pas.

— Est-ce que M Ireton est là ?

— Non, monsieur, je regrette… mais peut-être puis-je lui transmettre votre message… de la part de qui ?

L'invisible interlocuteur de Firmin demanda d'une voix hésitante :

— Et… il ne lui est rien… rien arrivé ?

— À Madame ? non, monsieur…

L'autre insista :

— … et il y a longtemps que… que vous l'avez vue ?

Firmin se départit de son calme :

— Qui êtes-vous donc, qui me posez une question semblable ?

— Alors… rien d'imprévu ?

— Non ! hurla le maître d'hôtel.

Après cet éclat, il raccrocha avec componction.

⁂

Jacques respira alors :

— Allons : Maryse n'a pas mis à exécution la menace que j'avais cru pressentir dans sa phrase :

« Maintenant, je sais ce qui me reste à faire… » Quel poids vient d'être enlevé de ma poitrine… et je ne pouvais vraiment plus rester dans une telle incertitude. Une imprudence certainement, ce coup de téléphone, mais non, je n'en pouvais plus…

Il sortit de la cabine téléphonique attenante au café, dans lequel il était entré. Il reprit place à une table, un verre d'alcool devant lui. Il en avait bu un très grand nombre, depuis le matin, dans son exaltation à l'approche du « grand coup » qu'il avait préparé…

— Maintenant, moi, je sais bien ce qu'il me reste à faire, soliloqua-t-il.

Il paya sa consommation et, d'un pas à demi assuré, sortit de l'estaminet.

⁂

Son « home » fut le seul endroit où il songea à aller.

Mais l'énervement de l'attente était si puissant, qu'il ne parvint pas à fixer son attention à quoi que ce fût. Un livre à peine entr'ouvert fut jeté dans un coin ; il retourna immédiatement la toile ébauchée qu'il avait soulevée pour la considérer. Vingt fois en une heure, il consulta sa montre. Les aiguilles semblaient paresser, ne pas vouloir s'acheminer vers l'échéance qui promettait d'être dramatique.

Pour atténuer le tremblement qui le gagnait, Jacques s'imposa de rouler une cigarette : il put, pendant quelques secondes, s'abstraire de sa préoccupation dans cet acte à la fois dérisoire et délicat.

Il passait la pointe de sa langue sur le papier gommé, quand on sonna à la porte. Ses nerfs étaient tendus à un paroxysme tel qu'il en laissa tomber le mince fourreau de papier et de tabac.

Il ouvrit la porte d'un seul coup.

Mde Marcillac dans un manteau « trois quarts » en véli, lui souriait.

— Bonjour, monsieur Arlanc !

Rogue, il demanda brutalement :

— Que me voulez-vous, madame ?

Elle ne paraissait pas étonnée du ton forcené dont il lui avait parlé, ni du regard furieux qu'il lui jetait.

— Oh ! pourquoi me demandez-vous cela ? Je suis venue pour le plaisir (elle sourit), pour mon plaisir…

Délibérément, elle s'assit sur le divan.

— J'étais sortie avec ma voiture, pour une course. Cela m'a pris moins de temps que je ne croyais. Alors, j'ai décidé de faire une petite promenade… au hasard… et le hasard m'a conduite devant votre porte ! M'en voulez-vous, monsieur Arlanc ?

Il regarda sa montre, sans se cacher et quasi inconsciemment. Il avait déjà souvent fait ce geste, ce jour-là !

— Oh !… vous devez peut-être sortir ? J'ai ma voiture…

— Non.

— … à moins que vous n'attendiez… quelqu'un…

De toutes les forces de sa séduction, elle essayait d'atténuer la froideur du jeune peintre. Elle répéta sa question sur un ton de sous-entendu :

— Vous n'attendiez pas quelqu'un ? Sûr ?

— Non, madame ; jamais je n'attends personne.

Elle le fixa droit dans les yeux, puis :

— J'en suis très heureuse… Jacques…

Il fronça le sourcil à ce prénom, et surtout à la manière dont il avait été prononcé.

Calme, elle indiqua de la main la place à côté d'elle, sur le divan :

— Mon cher peintre, vous êtes un fort mauvais hôte. Asseyez-vous… Vous me donnez le vertige à rester debout !

Il obéit brutalement. Les ressorts grincèrent. Elle eut un petit rire bref.

— Vous n'êtes comme personne d'autre, Jacques. Le savez-vous seulement ?

Elle hésita un instant, puis :

— Moi, tout au moins, je ne vous trouve semblable à aucun autre. C'est pour cela, sans doute, que ma voiture, obéissant à mon désir secret, est venue s'arrêter devant chez vous !

Il ne répondait pas, les mâchoires contractées, le regard perdu très loin.

Mde Marcillac n'était pas femme à se laisser démonter par un accueil d'une froideur aussi persistante.

— Très compromettant pour moi, ce que je vous dis là, n'est-ce pas ? Mais vous ne dites rien. Parlez-moi, je vous en supplie ! Je vous déplais ?

— Non ! affirma-t-il, sans conviction.

Elle se pencha vers lui, s'appuya sur son bras :

— Dites-moi que vous m'aimez, Jacques, bien que vous essayez de le cacher.

Elle lui glissait la main derrière le cou, attirait sa tête vers ses lèvres, les yeux mi-clos, enveloppant Jacques du parfum de son désir.

Il la repoussa brutalement :

— Ah ! ah ! vous avez de singulières conceptions sur moi, madame ! Vous avez envie de moi, et vous vous imaginez que je partage ce sentiment !... Mais, je ne vous ai jamais dit un mot que vous puissiez interpréter dans le sens que vous désirez, n'est-ce pas ? Vous ai-je jamais fait la moindre avance ? Non ! C'est vous, toujours, qui m'avez poursuivi de votre caprice... Je m'imaginais pourtant vous avoir montré qu'il ne devait rien y avoir entre nous...

Furieux, il cria :

— Rien ! rien ! Et puis, il y a un monde entre nous : vous êtes... vous êtes riche...

Blessée au vif, elle se leva :

— J'ai parfaitement compris votre hésitation. Vous vouliez dire que j'étais vieille, pas vrai ? Vieille et riche, et que je voulais vous acheter ? Mais j'ai une opinion différente là-dessus !... et je devine vos raisons secrètes... je m'en doutais depuis la soirée chez Antoine ! Notre petit jeune homme aime M Maryse Iroton...

Il bondit à ces mots :

— Je vous interdis de prononcer ce nom !

Il fut sur le point de frapper cette femme qui s'était offerte à lui avec une impudeur tranquille.

— ... et je vous serais reconnaissant, madame, de continuer votre promenade...

Cinglant, il lâcha :

— D'autres « hasards » vous seront plus favorables...

Blême sous cet affront cruel, elle ramassa son sac et, parvenue sur le pas de la porte, elle se retourna :

— J'aurais peut-être l'occasion de vous retrouver, Monsieur l'amoureux de M Ireton…

Il fit claquer la porte derrière elle.

Il se sentait devenir fou…

⁂

Jacques Arlanc se trouva à la poste, rue Rogniat, une dizaine de minutes avant l'heure qu'on lui avait indiquée comme étant celle où le courrier arriverait normalement.

Il alluma une cigarette et se mit à surveiller du coin de l'œil le guichet de la poste restante.

Des facteurs sortirent surchargés, leurs boîtes bourrées à déborder, pour effectuer la distribution du soir.

Une demi-heure d'attente ; l'employée se débattait avec ses fiches et ses tableaux de service. Six personnes, dont cinq femmes, indiquant leur occupation principale par beaucoup de couleurs sur leurs visages, se dirigèrent vers le guichet de la poste restante, donnant chaque fois un petit coup au cœur de Jacques. Mais, pas Arminius. Jamais le nom du vainqueur des légions de Varus n'emplit à ce point une pensée.

— Voilà Belgrade ! Belgrade, monsieur… Cabine 7.

La cabine 7 se dressait à quatre mètres de la poste restante ; elle avait une porte vitrée.

Jacques fut furieux contre la rapidité des services téléphoniques. Ce qui est peu souvent le cas !

Il bondit dans la cabine : de quoi aurait-il eu l'air autrement ? Il engagea une ahurissante conversation avec un inconnu yougoslave.

Àce moment précis, un homme était entré en coup de vent, avait montré une carte à la préposée à la poste restante, et reçu un paquet bleu. Déjà, il se trouvait dehors.

Jacques avait vu la scène. Il lâcha le récepteur téléphonique et jaillit de la cabine, tel un diable à ressort sort de sa boîte.

Il jeta un billet de cent francs froissé en boule, qu'il avait préparé dans sa poche, et se rua à la poursuite du personnage.

— Quel drôle de type, dit le « Téléphone » à la « Poste Restante ».

C'était, décidément, la réflexion que Jacques traînait dans son sillage.

Dans l'auto qui démarrait à toute vitesse, Jacques reconnut Sylvestre Ireton.

Arlanc avait retenu un taxi :

— Suivez cette voiture… Cinq cents francs de pourboire pour vous, si vous ne lâchez pas…

Il fallut bien dix secondes à la voiture pour partir à fond de train ; celle de Sylvestre Ireton avait une avance de trois cents mètres au moins. Elle tourna soudain. Jacques, échevelé, frappait ses genoux de ses poings impatients :

— Quelle poisse ! quelle poisse ! Vite, chauffeur… plus vite !

Et ce fut la malchance, le coup final.

Coup de sifflet d'un agent, bâton blanc levé ; des piétons traversèrent des passages cloutés « à une allure de colimaçons », sacra l'occupant du taxi poursuivant.

Le taxi de Jacques se lança dans la rue qu'avait prisse auparavant celui du frère d'Ireton. La rue était déserte. La voiture de Jacques écrasa quelque chose avec un bruit sourd. Le jeune homme se retourna et regarda par la glace arrière.

Défoncée, une boîte de carton encore entourée en partie d'un papier bleu, gisait sur le pavé. Des morceaux de papier journal s'en échappaient. Sylvestre Ireton savait qu'on avait voulu le « Touler ».

Jacques jura comme un forcené, en voyant la piste rompue. Puis, une pensée traversa son cerveau :

— Chauffeur, à fond de train au numéro…

Il donna l'adresse de Paulette Hamaux.

— Y a-t-il quelqu'un chez M Hainaux ? demanda-t-il à la concierge. Personne n'est entré, il y a un instant ?

— Non, monsieur…

Il montra un billet de banque.

— Vous êtes absolument certaine ? Mademoiselle Hainaux est sortie ?

— Oui, monsieur, et pas rentrée depuis ce matin, neuf heures. Je n'ai quitté ma loge que pour aller dans l'escalier… J'ai attrapé un mauvais rhume qui…

— Et M. Sylvestre Ireton ?

— Pas aperçu depuis deux ou trois jours… mais ce matin, une femme très bien est venue qui m'a…

Il pensa à Lulu :

— Je sais, je sais.

Avec un dépit accablé, il donna la coupure.

— J'ai été roulé comme un imbécile, gémit-il en réintégrant son taxi.

Puis, tout à coup :

— 17, rue Jean-de-Santeul, et vite…

Puisque Sylvestre Ireton n'avait pas obtenu la somme réclamée pour son silence, il y avait de multiples chances pour qu'il fût en train de mettre à exécution la menace conditionnelle contenue dans son billet anonyme.

— Dépêchez-vous, chauffeur !

— Eh ! vous croyez-vous dans la « bagnole » à Caracciola ou à Campbell ?

Ils arrivaient enfin devant l'hôtel que Jacques connaissait bien, et où se nouait le drame. Dans sa poche, le jeune homme caressa du bout des doigts le quadrillage de la crosse de son pistolet. L'acharnement de la poursuite, la fureur de l'échec, tout ce

qu'il avait bu depuis le matin, mettaient sur son visage un masque de démence…

Il sonna à la porte.

08

Maryse essayait, devant une glace antique au tain piqué, de cacher sous une poudre colorée la pâleur de son visage. Elle était harassée par les inquiétudes des jours précédents, par le voyage, par une nuit blanche passée dans cette pièce froide au mobilier insolite.

— Madame, dit la femme de chambre qu'elle avait amenée de Paris et qui lui était toute dévouée, un Monsieur insiste pour vous voir de suite. Il n'a pas voulu dire pourquoi, ni donner son nom.

Maryse espérait peut-être le visiteur particulier dont sa pensée et son cœur étaient pleins…

— Dites-lui que j'y vais…

Elle enfila rapidement un peignoir de lourd brocart.

Elle se trouva en présence d'un inconnu. Il arborait un raglan poussiéreux. Moustache à la Nietzsche. Et ôtant son chapeau melon, il découvrit un front bas et carré.

— C'est bien à M Ireton que j'ai l'honneur de…

— Oui, c'est moi. Qu'y a-t-il ?

— Je viens vous apprendre une triste nouvelle. Je vous prie d'être forte. Tenez : asseyez-vous.

Ces préliminaires faisaient battre à grands coups l'anxiété dans les artères de Maryse.

— Madame, dit l'homme, votre mari a été tué hier soir… d'un coup de revolver…

L'épouvante griffa la figure de Maryse. Les yeux dilatés, elle cria presque :

— Un coup de revolver ?

— Oui… un seul… en plein front… et fort proprement !

— Oh ! il l'a tué !

Le policier lui saisit le poignet :

— Vous avez dit : il… Qui ça : il ? Vous le connaissez donc l'assassin ?

Elle protesta mollement :

— Mais non… je n'ai accusé personne…

Dominateur, il la fixait, resserrant son étreinte sur le frêle poignet :

— Si… vous avez tout de suite pensé à un homme quand je vous ai annoncé cette tragique nouvelle… Quel est cet homme ? Vous devez révéler son nom… à la Justice.

— Non ! non ! Jamais ! Lâchez-moi ; vous me faites souffrir horriblement par cet interrogatoire…

Dans cette faiblesse, il vit, en connaisseur, qu'il y avait une force étonnante, mais une force qu'il devait dompter en tant que représentant de la Loi :

— Eh bien ! je vais vous aider à trouver ce nom… d'ailleurs il est arrêté déjà…

Elle se « vendit » en râlant sa souffrance :

— Jacques est arrêté ?

— Bravo ! voilà un aveu… C'est bien de Jacques Arlanc que vous vouliez parler, hein ?

Il la lâcha et elle s'abandonna dans le vieux fauteuil, pantin disloqué. Triomphant, il reprit son couvre-chef sur la table.

— Vous êtes personnellement hors de cause, Madame : vous possédez un alibi inattaquable. Vous raconterez la cause de votre départ brusqué, quelques heures avant le crime, au juge d'instruction. Je voulais uniquement avoir un nouvel argument contre Jacques Arlanc, puisqu'il nie comme un beau diable. Madame, je vous prie de m'excuser si j'ai été un peu dur, mais le devoir a de ces exigences…

Dans un nuage, elle le vit sortir, puis elle plongea dans l'univers trouble de l'inconscience.

Elle ne revint à elle que plusieurs minutes plus tard, grâce aux compresses que lui appliquait la femme de chambre sur le front et aux sels anglais qu'elle lui passait sous ses narines pincées.

— Madame, Madame, revenez à vous…

— Qui est cet homme ? ce monstre ?

— Du calme, Madame, je vous en conjure. Il interroge le chauffeur et il veut me « cuisiner » moi aussi. Mais il n'y a rien à craindre pour vous. Vous êtes bien à l'abri de tout soupçon, ce policier vous l'a dit, et nous sommes là pour défendre Madame…

Maryse ne pensait qu'à Jacques. Comment avait-il pu en arriver à cette extrémité ? Pourquoi était-il retourné chez son mari ? Il avait dû éprouver une jalousie terrible contre Antoine parce qu'elle l'avait épousé. C'était sa faute à elle tout ce drame ! Elle ne savait plus à quel saint se vouer ni où trouver une justification de sa conduite. Et, que de mystères dans tout ce drame ! que de pourquoi, de comment !

La jeune femme qui l'avait soignée devina la pensée qui se présentait à ce moment au cerveau de sa maîtresse :

— Ne bougez pas d'ici, Madame… Les journaux de Paris ne sont pas encore arrivés mais, dans le journal de la région, il y aura sans doute quelques informations.

— Oui, allez vite le chercher. J'ai tant besoin de savoir, de comprendre !

Au bout d'un quart d'heure, la soubrette revint apportant l' « Écho de Tours » et chercha pour sa maîtresse l'article que celle-ci espérait.

— Voilà Madame… en troisième colonne… à la rubrique : « Dernière heure ».

Maryse lut :

« Un banquier parisien est assassiné dans des circonstances mystérieuses.

« Paris (de notre correspondant particulier). — Hier, vers sept heures, le banquier Antoine Ireton, 52 ans, a été tué d'un coup de revolver dans des circonstances qui restent encore assez troublantes.

« Un jeune peintre, qui avait devant lui un bel avenir d'artiste, du nom de Jacques Arlanc, 24 ans, a été arrêté sur les lieux mêmes du crime. Il nie toute participation au drame, contre toute évidence.

« Voici les renseignements que nous avons pu recueillir des policiers chargés de l'enquête :

« Vers sept heures, M Groussard, employée de M. Antoine Ireton depuis plusieurs années, qui se trouvait dans sa cuisine au sous-sol de l'hôtel particulier de M. Ireton, vit par son vasistas un monsieur qui sonnait furieusement à la porte et sans obtenir de réponse. Laissant là ses casseroles, elle finit par aller ouvrir elle-même.

« L'homme demanda :

« — Monsieur Sylvestre Ireton est-il ici ?

« Elle répondit par l'affirmative, ayant vu, en effet, le frère du banquier introduit par le maître d'hôtel, Firmin, quelques minutes auparavant.

« Arlanc — c'était lui — connaissait certainement les aîtres de la maison car, remerciant la femme qui lui proposait de le conduire, il bondit dans l'escalier menant dans le hall.

« Quelques instants plus tard, le valet de chambre surprenait Arlanc dans le bureau de M. Antoine Ireton. Celui-ci baignait

dans son sang. Il donna l'alarme à Police-Secours et le jeune peintre fut appréhendé par deux agents, pratiquement sans résistance.

« Conduit au commissariat, il ne consentit qu'à décliner ses noms et qualités, ajoutant qu'il était innocent et décidé à ne parler qu'en présence de l'avocat qui serait chargé de sa défense.

« Fouillé, il fut trouvé porteur d'un pistolet. Mais, chose curieuse : aucune balle n'avait été tirée par l'arme saisie sur lui.

« Ce n'est pas là, d'ailleurs, le seul mystère : le frère du banquier : Sylvestre Ireton a disparu ainsi que le maître-d'hôtel : Firmin.

« Il semble que la disparition de M. Antoine Ireton pourra avoir de graves répercussions dans la banque et la finance, dans lesquelles il occupait une place de toute première importance. »

L' « Écho de Tours » livrait des faits, mais pas des explications psychologiques en quelque sorte, comme en attendait Maryse. Elle attendit avec une impatience forcenée l'arrivée des quotidiens de Paris ; ils apportèrent peu d'informations nouvelles mais une grande variété de commentaires, sous des titres flamboyants : Assassinat d'un banquier par un peintre... Ireton avait-il refusé d'aider Jacques Arlanc ?... Y a-t-il une femme à la base du drame Ireton ?...

Un journal spécialisé dans les nouvelles de dernière heure annonçait que la banque Ireton était en faillite.

Le soir même les journalistes se pressèrent à La Verrière, venus de Paris par les moyens les plus rapides. Le chauffeur consigna rigoureusement la porte de Maryse :

— M Ireton a déclaré qu'elle se refusait à toute déclaration à la presse.

Les « envoyés spéciaux » épanchèrent leur bile et leur rancune en nouveaux titres impressionnants :

Le secret de M Ireton… La femme du banquier assassiné connaît-elle, quelque chose du drame ?… Pourquoi Maryse Ireton s'enfuit-elle avant le drame ?…

Un rédacteur en mal d'article rencontra M de Marcillac, par hasard. Un hasard habituel à la belle veuve que Jacques avait si cruellement repoussée et cinglée de son dédain. Elle mania avec un art diabolique la confession et la réticence. L'édition spéciale du « Journal Parisien » fut enlevée en un clin d'œil. Les titres promettaient : La femme d'Ireton était l'amie d'enfance de Jacques Arlanc… Arlanc avait été invité la veille par l'homme qu'il devait tuer… N'existe-t-il pas « quelque chose » entre Maryse Ireton et le meurtrier ?…

« La Vie du Monde », décidée à ne pas se laisser battre sur le terrain de la nouvelle sensationnelle, réussit à découvrir le chauffeur de taxi de Jacques. Nouvelles manchettes : La mystérieuse poursuite en auto… Pourquoi Arlanc recherchait-il une nommée Paulette Hainaux ?

« Le Browning » hebdomadaire consacré aux crimes, publia des photos truquées, selon son habitude, et posa des questions nouvelles : Pourquoi Jacques Arlanc demanda-t-il Sylvestre Ireton à la concierge de Paulette Hainaux ?… Pourquoi prononça-t-il seulement le nom du frère du banquier en se rendant chez sa victime ?… Pourquoi Sylvestre Ireton et Firmin ont-ils

disparu ?… Pourquoi Jacques Arlanc téléphona-t-il à Belgrade une heure avant le crime ?…

Maryse était abasourdie par toutes ces nouvelles dont elle ne comprenait pas la dixième partie des allusions. Elle s'étonnait que Jacques se fût tant soucié de son beau-frère, qu'il eût recherché cette bonne congédiée. Elle se repentait de lui avoir parlé de cette Paulette ; dans quelles aventures elle l'avait lancé par une parole inconsidérée !

Le juge d'instruction se révéla à l'égard de la jeune femme de la plus grande amabilité. Il fut ému de la profonde détresse de la femme du banquier. Elle aurait pu être la fille qu'il avait perdue jadis : il lui parla paternellement. Elle lui avoua tout, sans rien omettre, même qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer Jacques. Elle fit une très légère allusion au lourd devoir qu'elle s'était imposé pour sauver son père. Ce sacrifice merveilleusement consenti étonna le vieux magistrat. Il avait entendu bien des révélations crapuleuses, bien des aveux obscènes, vu bien des calculs d'une étonnante bassesse chez des gens qui avaient une « façade » et des positions officielles ; jamais il n'avait recueilli une confession d'une telle pureté.

Malgré la tâche accablante qui lui incombait journellement il mit l'affaire Ireton au premier plan de ses préoccupations. Il se jura de tout faire pour que rien de toute la turpitude soudain soulevée ne vint éclabousser Maryse. Il commit la faute — du point de vue de la Justice — de retenir dans l'ombre cette affaire de lettres, de ne pas jeter en pâture au public le récit d'un amour irréprochable. Il méprisait les journaux, qu'il ne lisait plus, connaissant leur intérêt pour le roman à l'arrière-goût scabreux ou morbide.

Les feuilles quotidiennes n'obtinrent de lui aucune indication et ne purent jamais abriter leurs élucubrations derrière l'une de ses déclarations.

Maryse, s'étant ressaisie après l'égarement du premier moment en apprenant l'accusation portée contre Jacques cria de toutes les forces de son amour qui vivait toujours, sa conviction que le jeune homme était innocent.

Cette certitude ébranla le juge pourtant singulièrement prévenu contre le peintre. Sa tactique fut de tenter de sauver Jacques par des faits matériels, des constatations scientifiques, sans chercher les causes morales qui n'auraient pu que faire mal juger sa protégée.

Le pistolet avait un chargeur entièrement plein. « Facile, disaient les vieux limiers, de remettre une balle au dernier moment ! » Le juge d'instruction ayant observé le canon du pistolet signala qu'il était rigoureusement intact, sans trace d'oxydation, comme c'est le cas lorsqu'une balle a été tirée. On se permit de douter de sa théorie. Alors il emmena les policiers dans un stand et tira une seule balle : le soir, le canon était piqué.

— Me direz-vous, messieurs, que Jacques Arlanc avait une petite baguette, un chiffon et de l'huile dans ses poches pour nettoyer son arme… après avoir remis votre sixième balle ?

Évidemment, la balle extraite du crâne d'Ireton pouvait parfaitement provenir du pistolet de Jacques, mais c'était une arme de calibre courant, comme on a le tort d'en laisser vendre tant.

Le juge d'instruction avait un atout en main encore : la disparition de Firmin et de Sylvestre Ireton. Il lança ses meilleurs li-

miers à leurs trousses.

Jacques restait muet ; il avait appris par son avocat habilement sondé par lui que les journaux ne parlaient pas de lettre anonyme ni de ses lettres dérobées, ni du chantage auquel s'était livrée Sylvestre Ireton. Maryse pratiquement hors de cause : c'était son unique désir satisfait. Il gardait en son cœur le lourd secret…

Au bout de cinq jours, l'intérêt de l'affaire baissa fortement — éternelle inconstance du public ! — puis, le surlendemain, rebondit sur un plan différent : la banque d'Ireton, toutes les affaires qu'il avait montées avec une belle hardiesse, toutes les combinaisons échafaudées légalement mais de façon douteuse tout de même, s'écroulèrent avec fracas. C'est contre la mémoire du banquier et surtout contre ses fonds de coffre que se produisit la ruée, la curée.

Dix jours après la poursuite en auto et la mort d'Ireton éclata un coup de théâtre. La meute des policiers qui avait piétiné, suivi de fausses traces, donné de la voix à tort et à travers, cerna Firmin… à la porte même du juge d'instruction chez qui il venait se constituer prisonnier !

Voici les révélations que lut Maryse, revenue à La Verrière, telles que les a relatées « L'Écho de Tours », peu soucieux de donner une large place aux informations criminelles :

« Épilogue de l'affaire Ireton.

« Paris (de notre envoyé permanent). — Le maître-d'hôtel, Firmin, recherché par la police à la suite de l'affaire Arlanc-Ireton s'est constitué prisonnier. Il a été inculpé de complicité de re-

cel à la suite de ses déclarations. Voici, en substance, ce qu'il a raconté :

« Jacques Arlanc était innocent ; le vrai coupable était le frère du banquier Ireton : Sylvestre. Le jour du crime il vint voir son frère pour une affaire personnelle, d'intérêt très probablement. Firmin l'introduisit. Il aimait le jeune homme presque comme un fils car sa femme avait été jadis la nourrice du petit Sylvestre. Dès que les deux hommes se furent enfermés dans le bureau, il y eut une violente dispute bientôt interrompue par un coup de feu : Sylvestre Ireton se jugeant menacé avait tué son frère. Firmin, atterré, laissa le misérable s'enfuir et ramassa l'arme du crime. Puis, se rendant compte de la gravité de son cas, il s'enfuit lui-même.

« Il attendit jusqu'à hier pour revenir, comptant, dit-il, que « Sylvestre pourrait ainsi disparaître de la circulation d'une façon ou d'une autre ». De fait, le fraticide est resté introuvable jusqu'à ce jour.

« Firmin a finalement produit le pistolet ramassé par lui, ce qui ne permet plus le moindre doute désormais.

« Jacques Arlanc qui avait cherché Sylvestre Ireton toute la soirée pour une raison qu'il n'a jamais indiquée, fut ainsi pris pour le meurtrier.

« Le juge d'instruction a immédiatement décidé sa mise en liberté. »

Alors, Maryse, ayant lu cet article eut un pauvre sourire sur son visage que les pleurs avaient ravagé.

Premier rayon de soleil après un ouragan…

09

Le « krach » de la banque Ireton et de ses filiales déchaîna les créanciers et les victimes de l'homme d'affaires sur ses propriétés personnelles. L'hôtel de la rue Jean-de-Santeul fut acheté pour une bouchée de pain après que les meubles et les œuvres d'art en eurent été dispersés au feu des enchères publiques.

Le château de La Verrière fut lui-même mis à l'encan et l'auto qui y avait amené Maryse, saisie, fut vendue avec tout un lot d'antiquités.

La jeune femme avait rejoint son père dans la villa qu'il possédait dans la banlieue parisienne. Le gendre du vieillard avait réussi à l'évincer peu à peu de ses affaires à cause de son manque d'audace et de ses scrupules. Il lui avait offert de l'argent que le vieil homme avait bien placé.

⁂

Une nouvelle vie commença pour Maryse et Jacques. La jeune femme le retrouva amaigri par son séjour en prison et par les angoisses qu'il avait éprouvées pour elle, mais il était toujours le même compagnon idéal de naguère.

Les premiers mots du jeune artiste qu'attendait Maryse à la sortie de la prison furent :

— Que je suis heureux, petite Maryse, que vous avez échappé à toute la boue qu'on a soulevée au cours de cette affaire misérable…

Et il ajouta :

— Pendant que s'éternisaient les formalités de la levée d'écrou, mon avocat m'a montré, un peu au mépris du règlement d'ailleurs ! un paquet de coupures des journaux de ces derniers temps et j'ai été écœuré de la publicité malsaine qu'ont cherchée certaines personnes…

Il eut un sourire désabusé :

— … de celles qui se déclaraient nos amies !

Il avait évoqué M de Marcillac mais, déjà, il rejetait cette ombre vers le passé…

Legrand, à l'amitié infatigable et à l'éternelle bonne humeur avait, tout comme l'avocat, collectionné « les feuilles de chou », selon son expression.

— Je les ai déjà parcourues, mon vieux, et suis peu désireux de les revoir…

— Qu'à cela ne tienne ! tu t'en serviras pour allumer les pipes de l'oubli !

Il avait peu pensé à la manière dont des « feuilles de chou » pouvaient servir de briquet !

Au début, Maryse, portant le voile de veuve et reconnaissant tout le bien qu'Ireton avait fait à son père et à elle-même voulut rester souvent seule pour pleurer sincèrement son mari qu'elle considérait comme un très grand ami.

Jacques respecta ce désir si compréhensible et si noble de solitude. Cependant, sans arrière-pensée, il s'ingénia par de menues attentions à lui montrer qu'elle n'était pas seule au monde, que

quelqu'un prenait part à ses soucis comme il l'avait fait dans les moments récents de folle anxiété et d'épreuves.

Ce fut Legrand encore qui, présenté à Maryse comme « le plus chic copain qui fût au monde » — et par conséquent agréé d'enthousiasme, — multiplia les occasions pour les jeunes gens de se revoir. Il était toujours là, semblait-il, et au bon moment pour recevoir des « invitations » à des « premières » ou à des vernissages ; jamais, d'après lui, il n'avait pu décemment se soustraire à l'obligation d'acheter au moins trois billets d'entrée à un concert de charité !

Il réussit à se procurer une voiture à bon compte et ce furent, au printemps suivant, des sorties nombreuses dans les environs de Paris ; le sourire reparut sur les lèvres de Maryse.

Puis, progressivement, les vêtements de celle-ci devinrent moins tristes. Elle s'abandonna avec plus de facilité au plaisir d'aller aux courses ou de se rendre dans un restaurant nocturne.

Jacques avait loué un atelier champêtre pour fuir les importuns : de jour en jour il se faisait un nom et il sentait que sa célébrité redevenait une célébrité de bon aloi, différente de celle qu'il avait connue à sa sortie de prison. On achetait ses toiles — ce n'était plus « du chinois » — parce qu'elles étaient remplies d'une ardente fraîcheur. Et, de fait, son cœur battait d'un espoir nouveau, se manifestait dans la moindre de ses œuvres.

Legrand conseillait, critiquait, surtout admirait… et, en cachette, faisait à son ami une publicité intense et effective.

Il avait son secret d'ailleurs qu'il ne révéla qu'au moment voulu par lui.

— Ma petite Maryse et mon vieux Jacques, demain je vous invite à venir pendre la crémaillère dans la garçonnière que je me suis arrangée…

— Vous êtes toujours un Don Juan, dit Maryse badine, et je me demande… sérieusement (elle eut un sourire qui démentait ses paroles) comment Jacques n'a pas contracté de mauvaises habitudes à votre contact !

— Merci, Jacques, de la réputation que tu m'as faite ! Je crois au contraire, Maryse, que Jacques a « déteint » sur moi. Voyez : je me mets dans mes meubles et depuis six mois, je ne sors qu'en bonne compagnie : la vôtre ! Je deviens également très exclusif et j'ai une…

— Oh ! firent Maryse et Jacques sur un ton de réprobation rieuse…

— Et, dit Legrand se grattant la tête dans son embarras, ce sera plutôt elle que moi qui s'occupera du chaudron pendu à la crémaillère. Pas trop choqués ?

⁂

— Comment ! s'exclama Jacques, Lulu ?

— Oui, nous sommes d'inséparables camarades depuis… depuis ton atroce histoire, expliqua Legrand ; notre commune et immense amitié pour toi plongé dans la détresse nous a rapprochés et…

Jacques s'était rembruni un peu.

— Pardonne-moi, dit Legrand d'avoir rappelé cela. Mais de toute façon tu t'en fusses souvenu car…

Lulu acheva :

— … car je veux vous faire un cadeau…

— Lulu qui prodigue les vous ! sourit Jacques.

— Oui ! je ne dis tu qu'à Legrand, dit Lulu en serrant le cou de l'ami de Jacques, et puis, maintenant, il y a Maryse — au fait elle est en retard pour cette crémaillère — et ce serait compromettant pour toi… aïe ! je me trompe… pour vous, Jacques !

Legrand l'interrompit :

— Tu deviens si maniérée que tu oublies ce cadeau à notre ami Arlanc…

Lulu tendit un mince paquet à Jacques.

— Vos lettres à Maryse, Jacques…

— Mais comment avez-vous pu les avoir ?

— Pas intéressant, mais je veux vous expliquer quelques détails. Paulette Hainaux était devenue la maîtresse de Sylvestre Ireton lors de son séjour chez Maryse ; il lui avait par surcroît inculqué la passion de la drogue. Un jour, sans raison, elle vola les lettres que Maryse relisait souvent ; cela, je le répète sans but… et puis, un jour, son amant qui avait besoin d'argent trouva ces lettres et il en fit l'usage que vous savez…

Lulu parlait très bas.

— La pauvre fille, elle n'avait jamais voulu cela… l'autre jour je l'ai rencontrée et elle m'a remis ces lettres, elle vous envoie ses excuses désespérées… Elle partait en Amérique… elle a réussi à oublier les drogues…

— J'entends les pas de Maryse dans l'escalier de notre pigeonnier, s'exclama Legrand soucieux de créer une diversion.

Il ouvrit la porte juste au moment où Maryse allait frapper. Le jeune peintre mit le paquet dans sa poche.

Malgré les différences sensibles, les deux jeunes femmes sympathisèrent rapidement et Maryse ne manqua pas de rire aux reparties de Lulu, gosse de Paris. L'ex-modèle avait préparé un repas qui aurait dérouté même Paul Reboux, mais il était succulent sinon conforme aux règles et assaisonné de leurs jeunes bonheurs.

Il y eut du Champagne « de derrière les fagots » selon Lulu qui n'avait pas de notions très précises sur les boissons et la valeur de leur ancienneté.

— Tu m'avais annoncé des meringues, remarqua Legrand à la fin du repas.

— Ah ! zut ! je les ai oubliées… et le pâtissier est fermé. Mais, mon chéri, je vais les remplacer par cela…

Elle lui donna un baiser.

Alors, l'ami comblé de Lulu suggéra avec un sourire à l'adresse des deux convives :

— Pourquoi ne feriez-vous pas de même… pour votre dessert ?

Maryse et Jacques, échangèrent un long baiser. Aussi passionné que lors du départ de Jacques alors que le train démarrait. Mais cette fois, ils sentaient qu'ils se trouvaient sur un terrain ferme et que l'avenir se tenait prêt à les accueillir, resplendissant…

⁂

Tous deux rentrèrent à pied.

— Elle est gentille, cette Lulu, dit Maryse serrée au bras de Jacques.

— Oui, quoique si « nature », elle est merveilleuse… Vois ce qu'elle a réussi à retrouver : les lettres qui ont causé notre malheur d'un moment !

Ils passaient près de la Seine.

— Donne-moi ces lettres, Jacques.

— Non, elle sont entachées de souvenirs trop sombres. Puis-je les jeter ?

Maryse restait muette. Il lui sourit tendrement.

— Je t'en écrirai de plus belles… ou plutôt, je te les parlerai, chaque jour, à chaque instant… si tu le veux.

— Oui, dit Maryse. C'est tellement beau de t'avoir toi…

Le paquet de lettres partit au fil de l'eau.

10

Ils étaient mariés depuis quelques semaines, et heureux comme des oiseaux grisés d'amour et de soleil.

Des dessins, des peintures voyaient le jour, nés de l'allégresse. À travers les vitres du stutio campagnard, il semblait qu'il ne pouvait passer que du ciel tout bleu…

Un jour, Maryse était partie s'acheter une toilette, pour fêter, selon le désir de Jacques, une commande importante d'illustrations. Il sifflait, tel un pinson, tout en maniant ses pinceaux. Un coup de sonnette l'arracha à son travail.

Il ouvrit la porte à un personnage au visage douteux, aux vêtements d'un chic faussement apprêté.

L'homme fouilla dans son portefeuille et en tira une carte d'identité au nom de… Sylvestre Ireton.

— J'ai trouvé cela sur lui… Vous êtes bien le mari de son ex-belle-sœur ?

— Oui, mais pourquoi cette visite ?

L'autre expliqua :

— Il était traqué par la police et chassé de partout. Les salles de jeu l'attiraient sans cesse dans lesquelles il ne pouvait pénétrer. Dans ces tripots on accepte les assassins mais pas ceux qui ont eu des dettes de jeu impayées comme c'était son cas. Avant « l'histoire » il avait perdu deux cent soixante-sept mille francs et sollicité un délai de trois jours. Sa dette ne fut pas réglée… Et puis il fumait l'opium et ne pouvait plus s'en procurer…

Jacques comprenait tout maintenant : le chiffre bizarre 267 000, ces trois jours. Quant à l'opium Jacques savait que le frère d'Ireton le fumait : dès la première entrevue avec lui il avait vu sur son visage tous les stigmates de la drogue.

Le personnage acheva :

— Il est venu mourir, ce matin, dans mon… hôtel. Vous êtes le seul qui puissiez donner à son corps une sépulture pas trop misérable…

Jacques avait pardonné. Il signa un chèque.

— Et maintenant, partez et faites tout cela discrètement. Il ne voulut pas que Maryse eût une nouvelle occasion d'évoquer les affres du passé.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Amour_vivait_encore_%21. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.